

**Cahiers du dix-septième: An Interdisciplinary Journal**  
**Volume XII, 2 (2009)**  
**ISSN: 1040-3647**

*Faith E. Beasley, Editor*

Dartmouth College, Department of French & Italian

*Rose Pruiksma, Associate Editor*

Independent Scholar

*Claire Goldstein, Review Editor*

Miami University, Department of French & Italian

*Allison Stedman, Review Editor*

UNC-Charlotte, Department of Languages & Cultural Studies

**TABLE OF CONTENTS**

Francis Assaf. L'Hiver de 1709	1
Perry Gethner. Female Friendships in Plays by Women Writers	31
Bertrand Landry. Services, sociabilité et maternité : les amies de Madame de Sévigné	43
Phillip Wolfe. Diable et diableries chez Tallemant des Réaux	61
Larry Riggs. Teaching the Seventeenth Century: Modernity, Motives, and Further Reflections on Critical Literacy	71

## L'Hiver de 1709

par  
Francis Assaf

Les dégâts causés par le terrible hiver de 1709 sont une catastrophe véritablement européenne. De la Scandinavie à la Méditerranée, pendant au moins quatre mois (et sans doute plus en maints endroits), le continent est pris dans l'implacable étreinte des glaces, étouffé sous d'énormes accumulations de neige, se noie dans d'innombrables inondations dues à des dégels provisoires, rapidement remplacés par de nouveaux regels. La situation économique, au bout de neuf ans de guerre de Succession d'Espagne, était loin d'être brillante ; la France, en particulier, n'était pas au bout de ses peines, tant s'en faut...

Le cruel hiver de 1709 acheva de désespérer la nation. Les oliviers, qui sont une grande ressource dans le midi de la France, périrent. Presque tous les arbres fruitiers gelèrent. Il n'y eut point d'espérance de récolte. On avait très peu de magasins. Les grains qu'on pouvait faire venir à grands frais des Échelles du Levant et de l'Afrique pouvaient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avait presque plus de vaisseaux de guerre à opposer. Le fléau de cet hiver était général dans l'Europe; mais les ennemis avaient plus de ressources. Les Hollandais surtout, qui ont été si longtemps les facteurs des nations, avaient assez de magasins pour mettre les armées florissantes des alliés dans l'abondance, tandis que les troupes de France, diminuées et découragées, semblaient devoir périr de misère (*Le Siècle de Louis XIV* 249).

Ainsi Voltaire décrit-il, au chapitre XXI de son célèbre ouvrage sur le Roi-Soleil et son règne, ce désastre naturel majeur qui désole des mois durant la France et l'Europe, s'additionnant aux malheurs qu'apporte la guerre de Succession d'Espagne, qui sévit depuis

déjà neuf ans. Le *Dictionnaire philosophique* fait mention, à l'article « blé », de la terrible disette qui accompagna –et suivit– le « Grand Hyver » : « La nation ne mourut pas de la disette horrible de 1709; elle fut très malade, mais elle réchappa. Nous ne parlons ici que du blé, qui manqua absolument; il fallut que les Français en achetassent de leurs ennemis mêmes; les Hollandais en fournirent seuls autant que les Turcs<sup>1</sup>. » Ce n'était pas le premier désastre qui accablait la France sous le règne de Louis XIV, tant s'en faut : un autre, non moins notable, étant la grande famine de 1693–1694.

Disons quelques mots sur celle-ci. L'automne pluvieux de 1692 est suivi d'un hiver trop doux, pluvieux aussi, puis d'un printemps où les précipitations sont tout aussi excessives. Ce manque de sécheresse et de chaleur avait compromis les semences d'automne comme celles de printemps. Le résultat est que la moisson de 1693 est fortement déficitaire, affectant spécialement les régions du Centre. Seule la Bretagne, où les récoltes ont été à peu près normales, échappe à la famine et peut même aider un peu le reste du pays, comme le mentionne l'historien Marcel Lachiver, qui consacre 12 pages (485–496) de son ouvrage (*q.v.*) à des documents sur cette famine.

Revenons à l'hiver de 1709. L'auteur de *Candide* en a sans doute connu lui-même les rigueurs, étant âgé de 16 ans lorsque le grand froid est arrivé. Il faut cependant nuancer son jugement sur les Alliés et la Hollande en le mettant en regard avec des sources contemporaines, comme on le fera plus loin. Lachiver rapporte en détail les péripéties météorologiques qui précèdent la première grande vague de froid. En dépit d'un automne maussade (Cornette 498), le mois de décembre avait été relativement supportable et, bien que les paysans s'attendissent à quelques difficultés durant les mois d'hiver, nul ne pouvait prévoir le désastre qui devait frapper la France et l'Europe. (Lachiver 270 ss).

Le commencement de cette phénoménale vague de froid date du 5 ou 6 janvier, c'est-à-dire la veille ou le jour de l'Épiphanie, encore que les prodromes du désastre se soient fait sentir dès le

---

<sup>1</sup>Article « blé ». <http://www.voltaire-integral.com/Html/18/ble.htm>

mois d'octobre. Certaines sources font mention d'une saison de vendanges bien plus froide qu'à l'ordinaire, ce que confirme Lachiver.

Voici ce que raconte Saint-Simon sur les débuts de ce « Grand Hyver » :

Mme de Maintenon fut heureuse d'avoir eu à s'avantager de l'excès du froid. Il prit subitement la veille des Rois, et fut près de deux mois au-delà de tout souvenir. En quatre jours la Seine et toutes les autres rivières furent prises, et, ce qu'on n'avait jamais vu, la mer gela à porter le long des côtes. Les curieux observateurs prétendirent qu'il alla au degré où il se fait sentir au-delà de la Suède et du Danemark. Les tribunaux en furent fermés assez longtemps. Ce qui perdit tout et qui fit une année de famine en tout genre de productions de la terre, c'est qu'il dégela parfaitement sept ou huit jours, et que la gelée reprit subitement et aussi rudement qu'elle avait été. Elle dura moins, mais jusqu'aux arbres fruitiers et plusieurs autres fort durs, tout demeura gelé (332–333).

Voulait-il dire par là que l'épouse de Louis XIV profita du froid pour se calfeutrer dans son appartement ou exprime-t-il simplement l'antipathie qu'il nourrissait de longue date contre elle? Ce n'est pas bien clair, mais il revient un peu plus loin avec des détails précis sur la rigueur du froid. Il faut admirer comment il va du général (qu'il n'a pu guère apprendre que par des sources extérieures) au particulier, c'est-à-dire ce qui touchait les habitants de Versailles, puis de nouveau au général, peut-être pour mettre en contraste un inconfort, après tout relatif, avec la dévastation quasi-universelle qui sévit par tout le pays :

L'hiver, comme je l'ai déjà remarqué, avait été terrible, et tel, que de mémoire d'homme on ne se souvenait d'aucun qui en eût approché. Une gelée, qui dura près de deux mois de la même force, avait

dès ses premiers jours rendu les rivières solides jusqu'à leur embouchure, et les bords de la mer capables de porter des charrettes qui y voituraient les plus grands fardeaux. Un faux dégel fondit les neiges qui avaient couvert la terre pendant ce temps-là; il fut suivi d'un subit renouvellement de gelée aussi forte que la précédente, trois autres semaines durant. La violence de toutes les deux fut telle que l'eau de la reine de Hongrie<sup>2</sup>, les élixirs les plus forts, et les liqueurs les plus spiritueuses cassèrent leurs bouteilles dans les armoires de chambres à feu, et environné[s] de tuyaux de cheminée, dans plusieurs appartements du château de Versailles, où j'en vis plusieurs, et soupant chez le duc de Villeroy<sup>3</sup>, dans sa petite chambre à coucher, les bouteilles sur le manteau de la cheminée, sortant de sa très petite cuisine où il y avait grand feu et qui était de plain-pied à sa chambre, une très petite antichambre entre-deux, les glaçons tombaient dans nos verres. [...]. Cette seconde gelée perdit tout. Les arbres fruitiers périrent, il ne resta plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni vignes, à si peu près que ce n'est pas la peine d'en parler. Les autres arbres moururent en très grand nombre, les jardins périrent et tous les grains dans la terre. On ne peut comprendre la désolation de cette ruine générale. (398–399).

---

<sup>2</sup> Un des premiers parfums à base d'alcool, élaboré à partir de romarin, de bergamote, d'ambre et de jasmin, et dont la reine Élisabeth de Hongrie (1128–1155) était réputée d'user avec régularité.

<sup>3</sup> François de Neufville, 2<sup>e</sup> duc de Villeroy (1685), maréchal de France, est né à Lyon le 7 avril 1644 et mort à Paris le 18 juillet 1730. Son incapacité notoire durant la guerre de Succession d'Espagne provoqua la surprise lorsque Louis XIV fit appel à lui pour remplacer Nicolas de Catinat (1637–1712).

Le désastre est amplifié par une combinaison de cupidité et d'incompétence bureaucratique. Ayons encore une fois recours à Saint-Simon pour voir comment l'incurie et l'égoïsme s'allient pour aider les éléments à intensifier la misère :

Chacun resserra son vieux grain. Le pain enchérit à proportion du désespoir de la récolte. Les plus avisés ressemèrent des orges dans les terres où il y avait eu du blé, et furent imités de la plupart. Ils furent les plus heureux, et ce fut le salut, mais la police s'avisa de le défendre, et s'en repentit trop tard. Il se publia divers édits sur les blés; on fit des recherches des amas<sup>4</sup>; on envoya des commissaires par les provinces trois mois après les avoir annoncés, et toute cette conduite acheva de porter au comble l'indigence et la cherté, dans le temps qu'il était évident par les supputations qu'il y avait pour deux années entières de blés en France, pour la nourrir tout entière, indépendamment d'aucune moisson. (399)

Saint-Simon exagère-t-il quant aux accumulations de blé ? Ce n'est pas clair. Il reste qu'il se montre très sévère, non seulement envers les spéculateurs sur les blés, mais aussi envers le roi, dont il critique l'absolutisme aveugle, qui provoque une crise avec le Parlement de Paris lequel, tentant de mettre bon ordre à cette gabegie, n'évite une dure réprimande de la part du souverain, que sur l'intervention de Pontchartrain, qui supplie le roi de considérer les bonnes intentions du Parlement et la légitimité de sa juridiction. Si la réprimande est évitée, défense est faite tout de même au Parlement de se mêler de régler les blés, ce dont se charge d'Argenson<sup>5</sup>, lieutenant de police de Paris, faisant appliquer des règlements draconiens avec une implacable sévérité, démontrant

---

<sup>4</sup> Accumulation illicite ou frauduleuse d'une denrée.

<sup>5</sup> Marc-René de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson (1652–1721). En 1709 il est à la fois lieutenant de police de Paris et membre du Conseil d'État.

ici, comme en d'autres circonstances, son caractère rigide (Frédéric d'Agay, in *Bluche* 103). Le roi réagit avec la même jalousie de ses pouvoirs à une semblable initiative prise par le parlement de Bourgogne (401), dont le président n'évite pas la réprimande, cette fois-ci...

Les conséquences économiques vont au-delà du tragique. Non seulement les frères Pâris<sup>6</sup> réalisent de gros bénéfices sur la « cherté », ce qui indignait Saint-Simon au plus haut point, mais le froid atroce provoque une dislocation générale de la machine économique française (403). L'immense élan de charité qu'a engendré la situation est loin de pouvoir endiguer le raz-de-marée de misère qui déferle sur Paris aussi bien que sur les provinces, prises dans les serres implacables du « Grand Hyver ». Saint-Simon enrage contre la politique fiscale du roi, qui impose sans discrimination des taxes pour aider en principe les pauvres ; cette taxation est menée avec un tel mélange de brutalité et d'incompétence que non seulement les pauvres n'en bénéficient guère, mais aussi que ceux qui sont obligés de supporter ces impositions s'en trouvent très souvent appauvris eux-mêmes, tandis que dans le trésor royal s'entassent millions sur millions de livres<sup>7</sup>. Saint-Simon insiste que le tableau qu'il dépeint est « exact, fidèle et point chargé. » (404) On sait combien le duc désapprouvait par principe certaines politiques de Louis XIV, mais, compte tenu de l'ampleur européenne du désastre de 1709, il faut penser que ce qu'il rapporte, aussi bien les faits que les intentions et les attitudes, n'était pas trop exagéré.

---

<sup>6</sup> Les frères Pâris sont quatre financiers français des XVIIe et XVIIIe siècles :

\* Antoine Pâris dit « le Grand Pâris » (1668–1733) ;

\* Claude Pâris la Montagne (1670–1745) ;

\* Joseph Pâris dit « Duverney » (1684–1770) ;

\* Jean Pâris dit « de Montmartel » (on trouve aussi Monmartel) (1690–1766).

<sup>7</sup> Saint-Simon rapporte que ces taxes continuent (encore que diminuées) au moment où il écrit (403).

Il faut mettre en regard Saint-Simon avec ce qu'écrit Dangeau dans son journal (*q.v.*). A la passion du duc, on peut opposer le ton neutre du marquis, qui ne rapporte, du 6 janvier au 4 février, que de brèves remarques sur le froid, qui empêche Louis XIV de sortir prendre l'air autant qu'il le voudrait. Il faut pourtant faire mention d'une entrée, datée du 3 février : « M. le premier président a été chez le cardinal de Noailles<sup>8</sup> avec quelques conseillers pour lui représenter que la rigueur de la saison, le manque de poisson et de légumes doivent l'engager à donner permission de manger gras en Carême. » (*Journal* 323–324). Dangeau rapporte que, le 8, le cardinal, d'accord avec le premier président du Parlement, le procureur général, le prévôt des marchands et le lieutenant de police, ne permet que la consommation des œufs, et seulement jusqu'à la mi-carême (328). On verra plus loin que Rome manifeste un semblable souci du bien-être des bons catholiques... Vers la mi-février, le temps semble s'être un peu adouci, vu que les ducs de Bourgogne et de Berry vont courre le cerf dans la forêt de Saint-Germain (334). A partir de là, aucune mention du froid qui étreint la France et l'Europe jusqu'au mois suivant. En conclusion, la lecture du journal de Dangeau apporte fort peu de renseignements sur le « Grand Hyver ». Tout semble normal à Versailles, où on donne fort souvent la comédie. Le roi fait planter (on se demande quoi et surtout comment, le sol devant être gelé), va se promener (sauf quelques jours où le froid est vraiment trop insupportable) et fait ses dévotions. Outre Saint-Simon, il faut donc se tourner vers une autre source pour un complément d'information sur ce qui se passe, tant à Versailles que dans le reste du pays.

Cette source, bien proche de Louis XIV, est sa belle-sœur, Élisabeth-Charlotte d'Orléans (1652–1722), seconde épouse de Monsieur. C'est la Princesse Palatine, dont Dirk Van der Cruysse a fait paraître en 1988 une importante biographie (*q.v.*). Les pages qu'il consacre aux réactions de la princesse au « Grand Hyver » (457–462) reflètent à peu près les mêmes conditions climatiques à

---

<sup>8</sup> Louis-Antoine de Noailles (1651–1729), cardinal-archevêque de Paris.

Versailles et à Paris que celles que rapporte Saint-Simon. La princesse, cependant, est loin d'exprimer les critiques que profère le duc à l'endroit du roi. Van der Cruysse commence par tracer un tableau saisissant des effets du froid, qui viennent s'ajouter aux revers militaires subis en décembre de l'année précédente : capitulation de Lille, perte de Bruges et de Gand.

Dans la nuit du 5 au 6 janvier, une brusque chute de la température jusqu'à -20° paralysa le royaume jusqu'en mars, avec un dégel trompeur fin janvier qui fait fondre en eau l'épaisse couche de neige qui protégeait les blés d'hiver. La seconde gelée à partir du 31 janvier fut encore plus brutale ; elle couvrit le pays d'une gangue de glace qui immobilisait la vie publique. Les boutiques et salles de spectacle étaient fermées, les tribunaux ne siégeaient plus. Les cours d'eau gelés et les routes impraticables sous la glace rendaient quasi-impossibles les transports de vivres et de bois. (457)

Moins incisives cependant que les mémoires de Saint-Simon, insistant peut-être un peu plus sur le détail anecdotique, les lettres de la Palatine n'en constituent pas moins un reflet authentique des vicissitudes qu'inflige l'hiver de 1709. Celle qu'elle écrit le 10 janvier à sa demi-sœur, la raugrave Amélie-Élisabeth<sup>9</sup> ne mentionne que les belles médailles que celle-ci lui a envoyées. Élisabeth-Charlotte s'extasie sur ces pièces de collection, dont elle possède à cette date quatre cent huit en or (*Lettres de Madame...* 267). Sa lettre du 17 est plus explicite : « Dimanche dernier il faisait un froid atroce et l'on avait allumé un feu terrible dans la cheminée de la salle où nous mangeons. » (267–268) Le reste, cependant, traite surtout de préséances et de rivalités, somme toute assez mesquines, entre elle et le Dauphin (le duc de Bourgogne).

---

<sup>9</sup> 1663–1709. Fille du prince-électeur Karl Ludwig de Palatinat (1617–1680) et de son épouse morganatique Maria Susanne Loysa von Degenfeld (1634–1677).

Sa lettre à Sophie de Bohême, duchesse de Hanovre<sup>10</sup>, en date du 19 janvier, offre plus de détails:

... De mémoire d'homme, il n'a fait aussi froid ; on n'a pas souvenance d'un pareil hier. Depuis quinze jours on entend parler tous les matins de gens qu'on a trouvés morts de froid ; on trouve dans les champs les perdrix gelées. Tous les spectacles on cessé aussi bien que les procès : les présidents et les conseillers ne peuvent siéger dans leurs chambres à cause du froid ... (*Lettres de Madame...* 268)

Quoi que dise la Palatine (et Dangeau !), les théâtres demeurent actifs (Voir Appendice III), en dépit des conditions climatiques. Quoi qu'il en soit, le 2 février, elle écrit de nouveau à Amélie-Élisabeth :

...Le froid est si horrible en ce pays-ci que depuis l'an 1606, à ce qu'on prétend, on n'en a pas vu un tel. Rien qu'à Paris il est mort 24000 personnes du 5 janvier à ce jour... (269).



<sup>10</sup> 1630–1714. Fille de Frédéric V du Palatinat et d'Élisabeth d'Angleterre. Épouse en 1658 Ernest-Auguste de Hanovre, dont elle aura plusieurs enfants, notamment George I<sup>er</sup> d'Angleterre.

Sa lettre du 9 février à son autre demi-sœur la raugrave Louise (1661-1733) mentionne une autre calamité (pour le peuple), conséquence du froid : « Les loups aussi font rage ici : ils ont dévoré le courrier d'Alençon avec son cheval et en avant du Mans<sup>11</sup> ils ont attaqué à deux un marchand... » (270). Les détails sont saisissants :

[D]eux loups ont attaqué un marchand : un lui sauta à la gorge et commença à déchirer son justaucorps ; il cria : deux dragons qui se promenaient hors de la ville vinrent au secours du marchand ; l'un tire son épée et en perce le loup de part en part ; le loup laisse le marchand, saute sur le dragon et le saisit par le cou. Son camarade s'empresse de venir à son secours, et abat le loup, mais déjà la cruelle bête avait étranglé le dragon. Le second loup vient par-derrière, terrasse l'autre dragon et le mord par-derrière. Lorsqu'on arrive de la ville pour prêter assistance, on trouva deux dragons et un loup étendus morts. L'autre loup s'était enfui. (*Correspondance complète* 110)

Il est bien évident que la Palatine n'a pas assisté en personne à cette scène hautement dramatique, mais que l'attaque a dû être reconstituée par les gens venus au secours des soldats (y compris les appels au secours du marchand, sans doute).

Sa lettre du 2 mars à la même rapporte l'histoire d'une pauvre femme ayant volé un pain au marché. Arrêtée, elle supplie qu'on lui laisse le pain, alléguant qu'elle a à la maison trois enfants en haillons, mourant de faim. Le commissaire qui l'accompagne chez elle pour vérifier ses dires découvre le mari derrière la porte : il s'était pendu de désespoir (*Lettres de Madame...* 271, *Correspondance complète* 111–112).

---

<sup>11</sup> L'édition de 1869 de la correspondance complète de la Palatine (*q.v.*) parle de la ville de Mons et non pas du Mans (110). Vu la proximité d'Alençon et du Mans, il faudrait penser que c'est de cette dernière ville qu'il s'agirait plutôt. Voir la carte (*supra*).

Fondée par Théophraste Renaudot en 1631, la *Gazette de France* relate en détail des nouvelles sur la situation climatique de certaines régions d'Europe entre janvier et avril 1709. En examinant ces quatre mois, il devient évident que les nouvelles de la guerre de Succession d'Espagne et les « bulletins météorologiques » sont indissociables. On a cependant choisi d'omettre tout ce qui concerne les activités militaires, n'y faisant allusion que lorsque cela devient indispensable pour comprendre l'étendue des dégâts dus au froid, dégels, regels. Une constatation devient évidente à mesure qu'on lit la *Gazette de France* : la propagande louis-quatorzienne est flagrante mais, curieusement, c'est par omission<sup>12</sup>. Du 15 janvier au 6 avril 1709, on relève 31 mentions du froid et de ses conséquences en Europe. On relève également 6 fois où la France est mentionnée, mais uniquement concernant Paris ou Versailles ; il n'y est nullement question du froid, encore moins de ses conséquences. Voyons comment un lecteur en 1709 apprendrait ce qui se passe en France.

Le 26 janvier, à Paris, arrive Antonio Mocenigo, ambassadeur de la république de Venise. L'article décrit en grand détail d'abord la réception du diplomate, avec l'ordre des carrosses et des personnages de la Cour, ensuite la cérémonie proprement dite. Le 8 février, la *Gazette de France* rapporte de Versailles les rites religieux célébrés à l'occasion de la fête de la Purification de la Vierge (2 février), la réception de Cronstrom, envoyé extraordinaire du roi de Suède, ainsi que les promotions de brigadiers de cavalerie et de dragons. Toujours de Versailles, en date du 15 mars : le 8, le roi, accompagné du Dauphin, du duc de Bourgogne, du duc et de la duchesse de Berry, entend dans la chapelle du château la prédication de l'abbé Anselme<sup>13</sup>. Le 16, on

---

<sup>12</sup> On ne peut pas vraiment parler de propagande dans le cas du *Journal de Dangeau*, vu qu'il n'a été publié du vivant de l'auteur que par fragments. La première édition complète ne voit le jour qu'à partir de 1854.

<sup>13</sup> Antoine Anselme (1652–1737). Il prêche à la cour la station quadragésimale en 1709. Auteur, entre autres, d'un recueil d'oraisons funèbres, publié en 1701 (Paris, Louis Josse).

peut lire que des commandants de marine français ont effectué trois prises: une hollandaise et deux anglaises, toutes trois chargées de produits de luxe ou exotiques : tabac, sucre, cacao, vins, bois de brésil. On ne peut qu'imaginer la réaction des Parisiens, frigorifiés et affamés, devant cette nouvelle. Le 5 avril, le lecteur de la *Gazette* a droit à un rapport détaillé sur les dévotions royales durant les derniers jours du Carême : le jeudi 28 mars, le roi, accompagné du duc et de la duchesse de Bourgogne, ainsi que du duc et de la duchesse de Berry, avait entendu l'office de Ténèbres. Le vendredi 29, un sermon de la Passion par l'abbé Anselme. Le samedi 30, le roi s'était rendu à l'église paroissiale de Versailles et avait communié des mains du cardinal de Janson, Grand-Aumônier de France. Ensuite il avait touché un grand nombre de malades. Le Dauphin avait communié des mains de l'abbé de Maulévrier, aumônier du roi. Le soir, les duc et duchesse de Bourgogne et ceux de Berry avaient entendu les vêpres et le Salut, dans la chapelle du château. Le 31 mars, jour de Pâques, le roi avait assisté à une messe basse dans la chapelle du château, en dépit d'une colique qui le tourmentait. Le Dauphin, la Dauphine ainsi que le duc et la duchesse de Berry avaient eu droit, eux, à la grand'messe chantée. Heureusement, vers la fin de la journée, la colique royale s'était soulagée... Le 6 avril est consacré à une longue chronique des personnages notables (de Paris) morts le mois précédent. Voilà tout ce que rapporte de France la *Gazette* durant cette période.

Si c'était l'unique source, en mettant cela en contexte avec le reste des nouvelles, on aurait l'impression bizarre que la France constitue un îlot de temps clément et de normalité, voire de prospérité, au sein d'un océan de détresse car, pour le reste de l'Europe, septentrionale ou méditerranéenne (avec la notable absence de l'Espagne et du Portugal), la nature s'est montrée infiniment plus cruelle. Ceux sur lesquels la *Gazette de France* donne le plus de renseignements sont les pays ennemis de la France : Pays-Bas catholiques (Belgique),



Allemagne et Autriche, mentionnés 22 fois en tout. Plus on va au nord, plus les conditions sont mauvaises. Par exemple, la *Gazette* rapporte que le détroit de Sund (Øresund) a été gelé en deux jours et qu'on passe à pied de l'île de Zélande (où se trouve Copenhague) à la province de Schønen (en suédois Skåne), c'est-à-dire la Scanie (l'extrême sud-ouest de la Suède). Curieusement, la Hollande n'est mentionnée qu'une fois. Le même numéro rapporte que le froid y est tellement vif que non seulement les chariots passent sur les canaux, mais aussi traversent le Zuiderzee. Les souffrances de la population sont extrêmes<sup>14</sup>. Cela semble bien contredire ce qu'avance Saint-Simon dans ses mémoires.

L'Allemagne aussi est durement frappée. Au 15 janvier, la *Gazette* rapporte de Hambourg que l'Elbe est gelée à tel point que les chariots la traversent sur la glace, remarque fort commune et que l'on voit un peu partout. 10 hommes meurent en allant à la foire de Kiel. Le Mein à Francfort et le Rhin en plusieurs endroits sont gelés sur l'épaisseur d'une brasse<sup>15</sup>. Beaucoup de gens sont morts de froid et même les oiseaux tombent morts du ciel. Dans la région de Darmstadt, les dommages sont incalculables. Un grand nombre de cerfs, de sangliers et d'autres bêtes sauvages meurent. Plus de mille morts à Heidelberg à cause du froid. En Europe centrale, les lacs de Zurich et de Constance sont gelés. Un aspect bénéfique de la vague de froid, cependant : au 2 mars, la *Gazette de France* rapporte que la maladie contagieuse qui sévissait dans ces régions à pris fin<sup>16</sup>.

Le 6 février, la fonte des glaces à Cologne a fait déborder le Rhin de telle sorte qu'une partie de la ville était inondée. On ne pouvait aller qu'en bateau dans la plupart des rues. Plusieurs villages des environs ont été submergés. Les habitants se sont réfugiés sur les toits ; beaucoup ont péri, de même que les bestiaux. On constate les mêmes accidents ailleurs le long du fleuve, ainsi

---

<sup>14</sup> *Gazette de France*, 1<sup>er</sup> février.

<sup>15</sup> La brasse de France valait 1, 624 m.

<sup>16</sup> La *Gazette de France* ne précise pas quelle maladie, mais il s'agit vraisemblablement de dysenterie.

qu'en Saxe. La situation oscille entre les dégels, qui causent des inondations catastrophiques, et les regels, qui rendent les chemins impraticables. Toutefois, la glace n'est pas si solide en mars, ce qui a causé la mort de plusieurs marchands et la perte de leurs marchandises lors de tentatives de traversée de glaces insuffisamment épaisses. Les souffrances des troupes palatines et de Hesse-Kassel en raison des rigueurs hivernales sont extrêmes : plus de 2500 hommes sont morts, estropiés ou malades. Enfin vers la fin mars, l'hiver semble avoir relâché quelque peu son étreinte. L'Elbe est encore couverte de glaçons, mais la vague de froid semble passée. Le temps continue à être glacial en Prusse orientale et en Pologne, où des alternatives de dégel et de regel continuent à provoquer des morts par inondations puis par famine ou misère.

Du 18 janvier au 29 mars, la *Gazette de France* relève les conditions extrêmes qui affligent les Pays-Bas (Belgique et Hollande) : le froid a pris brusquement dans la nuit du 5 au 6. Les troupes alliées (danoises et anglaises) ont souffert extrêmement du froid, qui est le plus rigoureux depuis 40 ou 50 ans. On trouve de nombreux soldats morts sur les chemins. Plus de 800 restent dans les hôpitaux de Liège, de Maëstricht et d'autres villes. La rigueur du froid cause dans la campagne belge une misère extrême, aggravée par les exactions des armées qui occupent la région. La neige rend les chemins impraticables. Dans les villes, elle s'accumule jusqu'à 3 ou 4 pieds de hauteur. Un bref dégel entre le 10 et le 15 février permet une certaine reprise de la navigation mais, dans la nuit du 18 au 19, la gelée recommence et les canaux ainsi que la Meuse regèlent. Vers le 22, la gelée a complètement repris. Neiges et vents impétueux engendrent une misère généralisée en Flandre et en Brabant: la rasière de blé (environ 144 litres), qui valait en 1708 5 florins, est à 20. La disette est exacerbée par le fait que les villes voisines interdisent d'exporter des provisions sous peine de mort.

D'autres villes de Flandre sont aussi victimes de graves pénuries: le duc de Holstein-Beck, commandant de la place de Lille, a ordonné aux habitants de la ville d'amasser trois mois de provisions ou de quitter la ville. Les magistrats ont ordonné aux habitants de déclarer ce qu'ils ont comme provisions sous peine de

50 florins d'amende. L'impossibilité de transporter les denrées alimentaires fait empirer la famine : le dégel empêche les transports par voie de terre, le regel rend la navigation impossible. Le 16 mars, les magistrats de Lille avaient fait publier trois ordonnances sur les vivres :

- a. Ordre à tous les habitants de déclarer la quantité de grains & de farine qu'ils ont.
- b. Même ordre, de déclarer la quantité de vin, d'eau-de-vie, de sel, de tabac et de riz.
- c. La perception de droits sur les denrées alimentaires est suspendue.

Dans de nombreux villages et villes, les inondations forcent les gens à naviguer en bateau dans les rues. Bolduc (Bois-le-Duc ou s'Hertogenbosch<sup>17</sup> en néerlandais) n'est qu'un exemple parmi bien d'autres... Les digues cèdent sous la poussée des glaces, en particulier dans la région des bouches de la Meuse, aggravant les inondations. Plus on regarde vers l'est de l'Europe, plus les conditions sont dures.

Le sud du continent n'est pas mieux nanti : au 26 janvier, le froid est extrême à Venise. Tous les canaux et les lagunes sont gelés. On se rend à Mestre<sup>18</sup> à pied (scénario commun à toute l'Europe). La pénurie de denrées alimentaires est générale dans la population à cause du gel. Mais pour ce qui est des nobles, ils ne semblent pas souffrir : le roi de Danemark vient en visite et donne un magnifique divertissement dans son palais. Le dégel du 2 février apporte une légère amélioration : les provisions commencent à arriver par voie d'eau mais, comme dans le reste de l'Europe, les pluies sont si abondantes que les chemins sont devenus impassables, inhibant l'approvisionnement par voie de terre. La *Gazette de France* se contente de rapporter les faits sans

---

<sup>17</sup> S'Hertogenbosch faisait partie des Pays-Bas catholiques à l'époque. Aujourd'hui la ville est en Hollande.

<sup>18</sup> Située sur la terre ferme, Mestre fait partie de la commune de Venise.

aucun commentaire, mais le lecteur peut se faire une idée de la compassion de l'Église dans ces pénibles circonstances : le 23, à Rome, le cardinal Carpegna, vicaire du pape, fait venir une assemblée de médecins pour déterminer si, en raison de la rigueur de l'hiver, du manque de poisson salé dû à l'interruption de la navigation par une recrudescence de l'activité des corsaires, de l'augmentation des maladies et de la misère causée par les déprédations des Allemands, il ne fallait pas accorder des dispenses touchant l'observation du Carême. Contrairement à celle du cardinal de Noailles (*supra*), la décision finale n'est pas connue...

Le 27 février, nouvelle visite du roi de Danemark, à qui la Sérénissime République offre une splendide collation. Ces réjouissances forment un contraste frappant avec les exigences des troupes impériales, qui se livraient au même moment à des exactions financières : 32 000 écus de la marche d'Ancône, et plus encore du duché d'Urbino. Les Impériaux sont en train de ruiner les États du pape.

Pour savoir en détail ce qui se passait vraiment en France, il faut avoir recours aux chroniques. Joël Cornette (498-499) cite le curé du village d'Ezy<sup>19</sup>, qui donne les renseignements suivants :

La veille du 6<sup>e</sup> de janvier de l'année 1709, jour des Rois, il plût et le jour des Rois, la gelée fut prodigieuse, Elle continua de plus en plus jusques au 28 du mois; en sorte qu'il n'étoit point d'homme par terre qui en eust veu une semblable. ny entendu parler, ny leu dans l'histoire. Il geloit jusques au coin du feu el le vin auprès du feu ne dégelait qu'à peine. La rivière prit de plus d'un pied d'épais. On coupoit la glace avec des cognées et autres instrumens pour faire aller un des deux moulins, et les glaçons qu'on en tiroit estoient comme des pierres de taille, Les neiges estoient aussi prodigieuses que la gelée. Il y en avoit jusques aux

---

<sup>19</sup> Ezy-sur-Eure, en Normandie (au nord-ouest du château d'Anet).

genoux également. Celle gelée fut si forte que les chênes de 50 ans fendoient par le milieu du tronc en deux ou trois; on les entendoit dans le vieil parc et dans la forest faire du bruit en s'ouvrant comme des pétars, et après la gelée tous se refermèrent [...]. Les volailles tomboient mortes dans leurs poulliers<sup>20</sup>, les bestes dans leurs tanières et les hommes avoient bien de la peine à s'échauffer, surtout la nuit, plusieurs brulèrent icy leurs lits pour les échauffer [...]. Pour dire une messe basse, il falloit deux réchaux, un proche du calice, et l'autre des burettes; de l'eau bien chaude pour faire l'eau bénite [...]. J'ai vu mes paroissiens à l'église ayant tous les cheveux et la barbe toutes blanches et leurs haleines qui glaçoient en sortant de leurs bouches [...]. La plupart des vignes furent gelées [...]. Le vin fort rare pendant trois ans [...], le cidre devint rare aussy [...], le meilleur bled ne passoit pas 30 livres à Pâques; mais sitôt que les bleds ne donnèrent plus d'espérance, il haussa à tous les marchez si fort qu'au mois d'aoust : il valoit 82 livres le septier, jusqu'à 85 livres le plus beau [...]. Le pain de son fut fort commun, tous les pauvres en vivoient [...], on faisoit aussy du pain d'avoine, celui des pauvres gens étrangloit, tant il estoit rude et amer. J'en goutai exprez, à chaque bouchée, il falloit un coup d'eau pour le faire passer [...]. Les pauvres n'avoient plus que la peau et les os...

Nous avons choisi de donner cette citation dans son entièreté pour la richesse des détails qu'elle fournit et aussi à cause du fait que c'est un « non-privilégié », un simple curé de village qui parle.

Dans la Touraine, nous avons plusieurs localités qui ont laissé des chroniques. Le Grand-Pressigny, Mouzay, Sainte-Radegonde, Tours et Loches rapportent essentiellement la même chose, en

---

<sup>20</sup> Poulailers.

termes poignants<sup>21</sup> : les arbres fruitiers, les chênes, même les rochers se fendent. Les vignes et les blés périclent. De Tours, on note ce détail, peu surprenant à la vérité, mais intéressant tout de même :

Le pain estoit à peine sorti du four qu'il geloit, et le vin geloit visiblement en le versant dans le verre. On ne buvait qu'à la glace. On ne pouvoit s'échauffer qu'avec le meilleur feu. On ne pouvoit dans les rues distinguer les vieux et les jeunes parce qu'on avait pareillement la barbe et les cheveux blancs.

Encore un indice de compassion ecclésiastique : le curé de Loches voit dans cet hiver une punition divine, ainsi qu'il le note en fin du registre paroissial pour l'année 1709.

L'Île-de-France n'est pas moins durement touchée, ainsi que le fait voir un placet du curé de Boissize-la-Bertrand<sup>22</sup> et un autre par Jean-Baptiste Vincelet, vigneron de Vaux-le-Pénil, dans la même région. Ce dernier mentionne qu' « Il y a eu une si grande famine l'année mesme que les pauvres gens mangeoient l'herbe, comme les bestiaux, et l'avoine et la vesce<sup>23</sup>. » Ce document est aussi cité par Lachiver, qui consacre 25 pages (501–524) à des documents chroniquant le terrible hiver ; cette documentation est loin d'être exhaustive...

Faire le détail de tous les mémoires relatant les dégâts et les souffrances causées par l'hiver de 1709 dépasserait de très loin le cadre de cette étude. Il suffit de montrer un peu d'imagination (et/ou de lire la *Gazette*, Saint-Simon ou la princesse Palatine en détail) pour dresser un tableau hallucinant de ce que pouvait endurer le peuple de France pendant cette période. La remarque de Van der Cruysse est juste par ailleurs, bien qu'il ne tienne pas compte des chroniques populaires citées plus haut : « On a de la peine à s'imaginer les souffrances du menu peuple (qui n'écrivait ni

---

<sup>21</sup> <http://membres.lycos.fr/verocheriaux/page42.html>

<sup>22</sup> Près de Melun, dans l'actuelle Seine-et-Marne

<sup>23</sup> Plante fourragère, de la famille des papilionacées.

mémoires ni correspondances) en lisant les témoignages des contemporains plus favorisés (457). On espère avoir apporté ici une idée de ce que les « autres » disent et pensent, face à cette calamité. A ce propos, on peut voir en appendice un mémoire datant apparemment de 1789, avec sa transcription. Il n'apporte peut-être pas grand-chose de nouveau ni d'original relativement aux événements pris en eux-mêmes, ni à ceux mentionnés précédemment, mais il a néanmoins le mérite de présenter des extraits de registres paroissiaux villageois datant de 1709; il offre donc, à 80 ans de distance, un aperçu des misères rencontrées par ceux à qui d'ordinaire ni l'histoire ni la littérature ne donnent voix. Compte tenu de l'orthographe et de la syntaxe du mémoire en question, il y a peu de raisons de douter de son authenticité. Son intérêt est de fournir une perspective historique significative pour les contemporains de la Révolution : comme 80 ans auparavant, l'hiver 1788-1789 est un des plus froids du siècle ; la pénurie de bois est manifeste, les récoltes sont mauvaises, les salaires chutent et le prix du pain double ; tous ces facteurs contribueront puissamment au soulèvement qui se prépare<sup>24</sup>. En Provence, les oliviers gèlent. Les récoltes sont compromises par le gel des semences. Comme en 1709, le gel paralyse les transports, les activités des moulins à eau. En conséquence, le prix du froment est au plus haut du siècle le 13 juillet à Paris (30 livres et 12 sols). La population de Paris se trouve alors dans une situation très précaire. Les vendanges sont médiocres en Champagne et en Bourgogne<sup>25</sup>.

La princesse Palatine et Dangeau disent que les salles de spectacle étaient fermées. Ce n'est pas forcément le cas. Du 5 janvier au 24 mai 1709, on peut relever dans la base CESAR<sup>26</sup> 2 représentations théâtrales à Bruxelles<sup>27</sup> et 22 à Paris, dont 7 de *Turcaret*, de Lesage (voir Appendice III). On trouvait donc moyen de s'amuser, d'aller au spectacle, même en dehors de Versailles. Pour paraphraser la Fontaine, si tous étaient frappés, ils ne

---

<sup>24</sup> [http://agriculture.gouv.fr/histoire/2\\_histoire/epokcontemp\\_1.htm](http://agriculture.gouv.fr/histoire/2_histoire/epokcontemp_1.htm)

<sup>25</sup> <http://articles.gourt.com/fr/1789>

<sup>26</sup> <http://www.cesar.org.uk/cesar2/>

<sup>27</sup> *Tancrede* le 5 janvier, *Thétis et Pélée* le 7, les deux au Grand Théâtre de la Monnaie.

mouraient pas tous, de toute évidence. Ce n'est pas pour minimiser l'horreur, mais, comme toujours, ce sont les plus pauvres et les plus faibles qui supportent le pire. Les autres... Lorsqu'ils font partie de la famille royale, ils font leurs dévotions en grande pompe. Les membres de la haute finance font des bénéfices sur le dos des malheureux. Les nobles, eux, se calfeutrent et jouent ou regardent la comédie dans les salons dorés de Versailles...

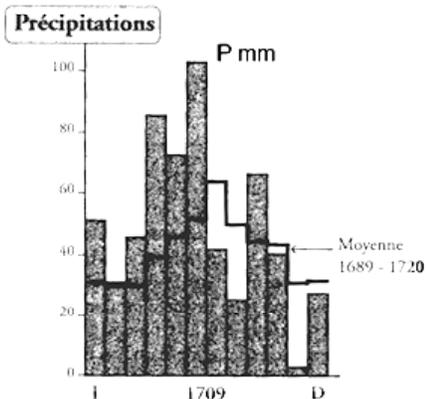
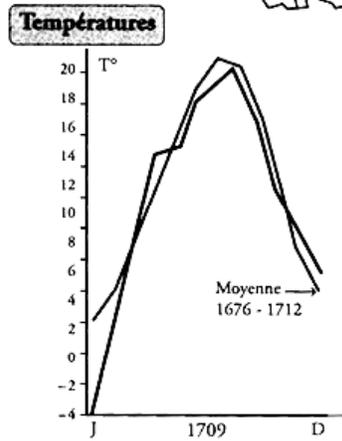
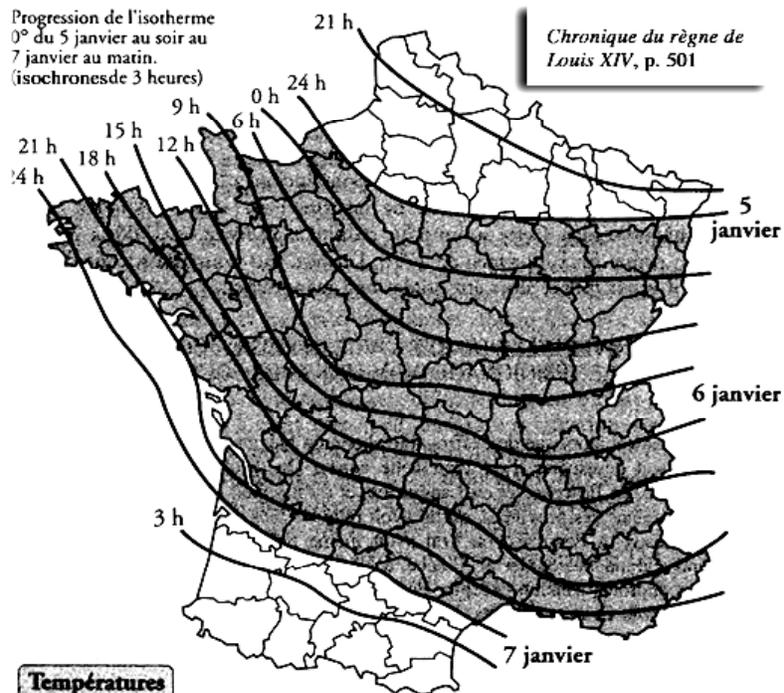
Si vers avril ou mai 1709 la température se réchauffe, le « Grand Hyver » laisse derrière lui une famine qui durera le reste de l'année. Par les yeux de Madame Palatine, on peut voir les émeutes parisiennes provoquées par le manque de pain (Van der Cruysse 460). Nous avons constaté plus haut l'exploitation de la misère générale par les frères Pâris ainsi que la sévérité de d'Argenson pour ce qui est de l'application des lois. Louis XIV essaie bien vers juin-juillet de soulager la misère en diminuant les impôts dans les provinces et en faisant fondre sa vaisselle d'or massif pour la faire battre en monnaie, imité par en cela par bien des nobles avec plus ou moins d'enthousiasme. Initiative louable, que commente ironiquement Van der Cruysse: « On voit que tous baissaient d'un cran ; ceux qui avaient mangé dans des assiettes d'or se résignaient à l'argent ; ceux qui avaient mangé dans des assiettes d'argent se mettaient en faïence ; quant aux habitués de la faïence, ils n'avaient plus grand-chose à se mettre sous la dent. » (461)

Il va de soi que les chroniqueurs privilégiés n'ont pu connaître les désastres du « Grand Hyver » que d'une façon relativement mitigée ou encore par ouï-dire, même compte tenu des souffrances qu'ils enduraient eux-mêmes à Versailles (Saint-Simon, la Palatine). Ce n'est pas pour minimiser l'importance de ces textes qui nous apportent, il faut le reconnaître, un témoignage contemporain lucide et bien exprimé sur une des plus grandes catastrophes naturelles des dernières années du règne de Louis XIV, mais les rares chroniques que nous laissent les curés de village, les cultivateurs et autres membres du Tiers-État revêtent un caractère que leur orthographe et leur syntaxe incertaines rendent beaucoup plus poignant. En contraste avec la lecture de ces textes, la *Gazette* laisse l'impression soit d'un cynisme flagrant dans la

flatterie implicite du roi, soit celle d'une crainte abjecte de l'ire louisquatorzienne, impression qui fait qu'on se demande où se situe vraiment « l'envers du Grand Siècle »...

**University of Georgia**

APPENDICE I



LA NUIT DES ROIS DE L'ANNÉE 1709.

Lachiver 274, Cornette 501.



**TRANSCRIPTION :****En marge : Texte Principal :****HYVER 1709**[http://perso.orange.fr/chatry/nieul\\_1709.htm](http://perso.orange.fr/chatry/nieul_1709.htm)

Ad perpetuam Vis memoriam (8)

***Cela Arriva  
Le 22 vingt  
deux fevrier***

***Le verglas  
Sefit Le vingt  
deux fevrier  
1709***

***qui  
fut lacause  
De toute  
notre perte  
??????????***

En mil sept Cent neuf neufviesme onziesme et treziesme Janvier (1) il fit un froid si percent quedememoire Dhomme Lon nena jamais Senti unpareil La neige resta trois Semaines Surlaterre presque tous Les animaux Dedifferentes especes moururent Les Sangliers Cerfs biches perdrix Lievres memesplumes Lebestail. meme presque aux hommes furent trouves morts parLefroid. IlSefit sentir dans toutes Les parties DumondeCar Lon aprit quen pologne Dannemark Espagne portugal ???????? (2) dans Laflandre quil etoit mort unequantite extraordinaire dhombres Les arbres detoutes espèces Lavigne meme Sest trouvée endommagé decegrand froid. Lon nevit jamais une annee plus rigoureuse. Lepeu degrain quis etoit echappé alaviolence et alarigueur dufroid fut entierement ruiné detruit etdechesse par une gelée quiSefut Santie le lendemeint dune pluie qui se durssissait en tombant parla rigueur dutemps et Se Convertit en verglas qui ruina et moissona Tous Les grains de tout. Le bled en mars 22 vaut vingt deux (3) (4) et la meture 18 louis (4) (5) hirité Lon afait force baillarge (6) peutetre que cela empeschera quon osse Leprixdubled audela de vingtdeux Livres Lon necrit jamais pourla taille autres impositions revenus Lepeuple nefut jamais consterne. tout est estonne dans Letemps que Jecris de memoire Dieu Veuillez donner un meilleur Siecle queCelui danslequel nous Vivons en Juin Juillet Lameture monta a Vingt Livres (4) Lebled a Vingt quatre et vingt cinq livres (4) La quantite des pauvres est Surprenante Le Vingt quatre De Decembre 1709 Le vin vaut Cent Ecus (4) et quatre Vingt Letonneau du blanc (4) La guerre est plus allumee que jamais.(7)

Note (1) :

“...la rigueur du froid, qui commença le 6 janvier...” (La Pèlerine,

49, registre paroissial).

“...mais le 6 janvier après, jour et feste des Roys, environ midi, le vent se tourna au haut nord...”

(Beaucouzé, 49, registre paroissial).

“En cette année 1709 tout le royaume fut désolé par la rigueur de l’hiver. le froid commença le jour des Rois...” (St Georges Chatelais, 49, registre paroissial) .

“Le 6 janvier de la présente année a commencé le froid,...” (Cuon, 49, registre paroissial) “Le 6 janvier le froid qui commença fut si grand...” (St Martin de la Place, 49, registre paroissial) .

“Le grand hiver commença le 6 janvier ...” (St Germain des Prés, 49, registre paroissial).

“Le 7 janvier le froid commença avec tant de violence ...”

(Cantenay Epinard, 49, registre paroissial).

“Le lendemain des Rois 1709 il y eu le commencement d’un hiver si rigoureux...” (Lasse, 49, registre paroissial.).

“Le 5 janvier 1709 le temps se refroidit extrêmement...” (Cherré, 49, registre paroissial).

Note (2) : mot incertain (Angleterrent ?) ou (Longreent ?).

Note (3) : Le curé corrigea sa copie en écrivant le chiffre 22 pour la date du mois de mars, il l’avait une première fois fixée au 20. Il modifia aussi le prix en inscrivant “vingt deux” alors que la somme était précédemment de “quatorze louis.”

Note (4) : 1 écu = 3 livres = 60 sols. 1 setier de blé = 156 litres soit 115 à 120 kilogrammes. 1 tonneau = 1440 litres.

Note (5) : La méturre valait primitivement 14 livres. Note (6) : Baillarge = variété d’orge.

Note (7) : Voir le texte sur les guerres de Louis XIV.

Note (8) : Ad perpetuam Vis memoriam = Pour que la mémoire de la chose dure éternellement.(aimablement traduit Jean-Paul Cornu -<http://www.multimania.com/numa>)

© : D.©h@t®y, version 2.0 du 09/01/1999

**APPENDICE III**

Les spectacles à Paris entre début janvier et fin mai 1709

(<http://www.cesar.org.uk>)

- 02.04 *Persée le cadet* - Foire Saint-Germain
- 02.07 *Arlequin grand vizir* - Jeu de paume de Belair
- 02.07 *Pierrot Roland* - Théâtre de la veuve Maurice
- 02.09 - Loge de Bertrand et Dolet
- 02.10 *L'Enfant espiègle* - Loge de Bertrand et Dolet
- 02.14 *Turcaret* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 02.15 *Hérode* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 02.17 *Turcaret* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 02.17 *La Foire Saint-Germain* - Foire Saint-Germain
- 02.19 *Turcaret* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 02.19 *La Fille savante ou Isabelle fille capitaine* - Loge de Bertrand et Dolet
- 02.20 *Arlequin toujours Arlequin* - Loge de Bertrand et Dolet
- 02.20 *Les Fourberies de Scaramouche* - Loge de Bertrand et Dolet
- 02.21 *Turcaret* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 02.24 *Turcaret* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 02.27 *Turcaret* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 03.01 *Turcaret* - Théâtre de la rue des Fossés Saint-Germain
- 03.03 *Arlequin grand vizir* - Loge de Bertrand et Dolet
- 03.14 - Foire Saint-Germain
- 03.15 *Penthée* - Palais-Royal (cour)
- 04.09 *Sémélé* - Théâtre du Palais-Royal
- 05.24 *Méléagre* - Théâtre du Palais-Royal

**Ouvrages cités ou consultés**

Bluche, François (Éd.) *Dictionnaire du Grand Siècle*. Paris : Fayard, 1990.

Cornette, Joel. *Chronique du règne de Louis XIV*. Paris : SEDES, 1997.

Dangeau, Philippe de Courcillon, marquis de. *Journal du marquis de Dangeau*, publié en entier pour la première fois, par MM. Eud. Soulié et L. Dussieux, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiées par M. Feuillet de Conches. Tome douzième : 1707-1709. Paris : Firmin-Didot Frères, Fils et C<sup>ie</sup>, libraires, 1857.

*Gazette de France*. Janvier à avril 1709.

Lachiver, Marcel. *Les Années de misère : la famine au temps du Grand Roi. 1680-1720*. Paris : Fayard, 1991.

Orléans, Élisabeth-Charlotte d'. *Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans, née Princesse Palatine, mère du Régent*. Traduction entièrement nouvelle par M. G. Brunet, accompagnée d'une annotation historique, biographique et littéraire du Traducteur. Tome premier. Paris, bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur. 1869.

— — —. *Lettres de Madame, duchesse d'Orléans, née princesse Palatine*. Préface de Pierre Gascar. Édition établie et annotée par Olivier Amiel. Paris : Mercure de France, 1985.

Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de. *Mémoires (1707-1710). Additions au Journal de Dangeau*. Édition établie par Yves Coirault. Paris : Gallimard (Pléiade), 1984.

Van der Cruysse, Dirk. *Madame Palatine, princesse européenne*. Paris : Fayard, 1988.

Voltaire. *Dictionnaire philosophique*. <http://www.voltaire-integral.com/Html/00Table/4diction.htm>

— — —. *Le Siècle de Louis XIV*. Paris : Garnier Frères, 1919.



## Female Friendships in Plays by Women Writers

by  
Perry Gethner

Female friendship is a topic explored far more often by women writers than by their male colleagues, most of whom in fact refused to believe in its possibility. With the rise of feminist scholarship in recent decades, a considerable amount of attention has been paid to women's friendships in real life and in novels, but little has been written about such friendships in drama.<sup>1</sup> I propose to examine four aspects of this phenomenon: what types of friendships exist between female characters, in what light those friendships are presented (positive or negative), how central they are to the plot, and to what degree these relationships challenge the existing social order. Admittedly, one must be careful not to over generalize from a very small corpus (roughly a dozen relevant plays from the period of Louis XIV's reign).<sup>2</sup> I have divided the friendships

---

<sup>1</sup> Among the studies that I have found especially useful are Janet Todd, *Women's Friendship in Literature* (New York: Columbia UP, 1980), and a special section devoted to friendship, edited by Catherine Montfort, in Volume 7 of *Women in French Studies* (1999). Anne Vincent-Buffault, who in *L'Exercice de l'amitié* (Paris: Seuil, 1995) studies the topic in the eighteenth and nineteenth centuries, and who deals exclusively with real life, rather than with literary characters, devotes only a small portion of her book to female friendships. For a general overview of the subject in a neighboring country, see Lisa Vollendorf, "The Value of Female Friendship in Seventeenth-Century Spain," *Texas Studies in Literature and Language* 47:4 (2005) 425–45.

<sup>2</sup> The texts of the plays referred to in this study can be found in one or both of the following anthologies: *Femmes dramaturges en France (1650-1750)*, *Pièces choisies*, 2 volumes, ed. Perry Gethner (Tübingen: Biblio 17/ Gunter Narr, 1993–2002); *Théâtre de femmes, XVIe-XVIIIe siècles, Anthologie*, 5 volumes, ed. Aurore Evain, Perry Gethner, Henriette Goldwyn (Saint-Etienne: Presses de l'Université, 2006-); 2 volumes have appeared to date.

according to the degree of closeness: extremely affectionate and altruistic (usually reserved for family members), moderately affectionate based on shared views and/or compatible personalities, and short-term alliances that may or may not lead to a closer relationship.<sup>3</sup>

It is probably not a coincidence that the plays that feature the word *amitié* the most often are those where the female friends are close relatives. Although the mother/daughter relationship is rarely treated in drama, and it is even more unlikely to see them feel genuine affection for one another, we find a sincere, even effusive, duo in Louise-Geneviève de Saintonge's *Griselde*. It is friendship at first sight: the title character and the princess Isabelle form a deep attachment long before they discover their true relationship. Each tries to comfort the other in times of sorrow and is even willing to sacrifice her happiness to benefit the other. This bonding, anticipating the *comédies larmoyantes* of the eighteenth century, relies heavily on weeping, viewed as a sign of moral goodness, and on the vocabulary of pathos (words like *trouble*, *peine*, *ennui*, *tendresse*, *douleur*, *tristesse*, *empressement*). All the mothers in Catherine Durand's *Comédies en proverbes* are tender-hearted, give their daughters a good education and solid moral guidance, and try to protect them. The daughters sometimes rebel, either out of moral perverseness (number 5) or blind love for an unworthy suitor (number 6), but one daughter (Mademoiselle de Létang in number 3) openly expresses her tenderness for her mother, even offering to follow her into a life of seclusion despite her own preference for high society. The gentle and virtuous princess Eudoxe in Antoinette Deshoulières's *Genséric* relies on

---

<sup>3</sup> Janet Todd, who limits her corpus to the eighteenth-century novel, in both England and France, has a radically different classification system. Both because of the very different conventions associated with French classical drama and because of how friendship came to be rethought in the era of Rousseau, I have chosen not to adopt her categories. It should also be noted that some of those categories, especially manipulative and sentimental friendships, are not always the most beneficial of relationships.

her mother, the Empress, for moral support and consolation. However, the mother, though concerned about her daughter's welfare, is prepared to sacrifice all other interests to her obsessive thirst for vengeance on the Vandal king. (Curiously, Deshoulières in real life had a very close relationship with her daughter, herself an accomplished poet.)

The typical dramatic treatment of the relationship between sisters focuses more on amorous or political rivalry than on affection: once the women discover that they are rivals for the love of the same man, any tenderness they may have felt for one another vanishes. A refreshing exception to this rule occurs in Catherine Bernard's tragedy, *Laodamie reine d'Epire*, where the two sisters continue to care very deeply about each other, both are willing to sacrifice their own happiness for the other, and it is only a political emergency that forces Laodamie to offer marriage to her sister's fiancé. The friendship reinforces our admiration for their moral integrity, sincerity and gentleness of spirit. As in *Griselde*, frequent weeping and the language of pathos underscore the intensity of their affection, as do their own constant references to their *amitié*.

By companions I mean two women who spend a considerable amount of time together and who share their thoughts freely. One might suppose that the ubiquitous confidantes of classical tragedy display a form of friendship, but that is rarely the case. The typical confidante is of lower rank, is timid in expressing herself, and has difficulty relating to the type of moral and/or emotional predicament that the major character is experiencing. There are some exceptions to this rule, but one would be hard put to find enough reciprocity in these relationships to label them as genuine friendships. Thus, one can establish as a prerequisite for friendship that companions must view one another as equals in both social status and ability. The most developed of these relationships is that of Elvire and Léonor in Marie-Catherine Desjardins's *Le Favori*. It is significant that they call each other by their first names (confidantes generally refer to their mistresses as "Madame"), both call each other "vous" rather than have one address the other as "tu," and they conduct genuine debates, rather than indulge in one-

sided confiding. Although they have radically different temperaments and philosophies and never agree on anything, they genuinely like each other's company and are virtually inseparable. It is significant that Elvire, hypocritical in her dealings with other characters, is brutally frank with Léonor, admitting all her true feelings and expounding her views on various topics. Léonor, a model of honesty and loyalty, remains at Elvire's side at the end of the play, even after her friend has been disgraced by the king.

Catherine Durand provides several cases where rivalry in love does not succeed in destroying a long-established friendship between young women. Elise and Mariane in the ninth playlet are both interested in the sensible and well-off Philinte, though their feelings for him are closer to esteem than to love. Mariane, although she admits publicly that Philinte has chosen Elise over herself solely because her friend has a purer reputation, feels no animosity of any kind. She willingly accompanies Elise to the formal meeting at which Philinte makes his marriage proposal, and she enthusiastically confirms Philinte's high praise of Elise's numerous good qualities. Although Elise never addresses Mariane directly, her final speech indicates that she feels genuine affection for her friend. In the fourth playlet by the same author the two young and beautiful coquettes, Hortance and Angélique, are so fond of each other's company that they quickly unmask the dishonest stratagems of their male admirers, designed to pit them against each other, and dismiss the men. Although neither they nor the men are sincere in protestations of love to the opposite sex, the women take great care to keep their friendship intact.

Allies are the commonest of the three categories. The women join forces in order to pursue a common aim, though they do not feel a close affective bond and spend little time together. In Anne de La Roche-Guilhen's *Rare-en-tout* a young woman who has been jilted by the protagonist informs her rival of his true character, as a result of which the latter rejects Rare-en-tout and returns to her original suitor. The title character, only moderately disappointed, refuses to return to his previous beloved and leaves town in search of further conquests. Owing to the constraints of the comedy-ballet format (the two rivals are singing roles and are not

allowed any spoken lines), their meeting is a pantomime scene, and we are never told whether or not their shared misadventure will lead to a permanent friendship.

Female solidarity can have its limits, however. Alliances between two women to expose silly or hypocritical characters can sometimes be directed at other women. In Françoise Pascal's *L'Amoureuse vaine et ridicule* the delusional Clorinde, who believes herself to be much younger than she really is and who imagines that every man she meets is in love with her, is publicly disgraced through a stratagem plotted by the other two female characters and carried out by their fiancés. In the one brief scene where the friends and cousins, Philis and Isabelle, are alone together, they show their gleeful enjoyment of the scheme they have set in motion. I should note that it is rare in comedies of the period for such elaborate stratagems, involving role playing and disguise, to be organized solely by female characters. Mme de Cassagne, in the third of the *Comédies en proverbes*, stages a similar scheme to expose the hypocrisy of her cousin's older daughter, who claims to be pious and prudish, and to reveal the innate goodness of the younger daughter, who appears on the surface as frivolous and silly. The organizer is motivated both by friendship for her cousin and the younger girl and by animosity toward the older girl, who has designs on Mme de Cassagne's fiancé. However, owing to the brevity of the playlet, the affective links between the characters are not developed.

Alliances can also be formed in order to test and reward the worthiness of virtuous characters. The powerful and beneficent sorceress Ismène in Pascal's *Endymion* works with the goddess Diane to subject the young man to a series of ordeals, both physical and psychological, to determine whether he deserves to be chosen as the goddess's consort. Neither the hero nor the audience discovers until the final moments of the play that Endymion has in fact performed his exploits within a magically-induced dream produced by Ismène in collusion with the goddess. Pascal never shows the two women together, and the presumed friendship between them is only hinted at. Moreover, because of the need for secrecy in Diane's plan, she is unable to reveal the truth to the

nymphs in her service, who thus cannot be considered as her friends.

Alliances in historical drama tend to combine love with politics, but the link to friendship can be very tenuous. In Desjardins's *Manlius* and again in Marie-Anne Barbier's *Arrie et Pétus* two women join forces, despite their extreme political differences, in order to save the younger woman from being forced to wed a ruler whom she does not love and whom the older woman is resolved to marry. In the former play Camille first discovers that Manlius, son of her fiancé Torquatus, has fallen in love with a captive foreign princess, Omphale, whom, according to Roman custom, he is not allowed to marry. However, in her first meeting with Omphale, where she tries to convince the younger woman to renounce her unsuitable passion, she is immediately moved to feel gentleness and compassion, even proposing to play a motherly role: "Princesse, profitez d'un avis si sincère, / Recevez-le de moy, comme de votre mère" (II.6.595–96). When Omphale reveals that Torquatus has also fallen in love with her but insists that she rejects his advances and has no intention to steal Camille's betrothed, the older woman quickly becomes her ally. Since, during the course of their conversation, the two women come to recognize and admire the other's intelligence and heroic virtue, one has the impression that this could develop into a serious friendship, although the play does not show it happen. It should be noted that both women remain calm and level-headed throughout the play, whereas the men tend to act irrationally when swayed by the force of their passion. Camille, in fact, is not in love with her fiancé, whom her dying husband ordered her to marry for reasons of state. If she is determined to carry out his wishes, it is because she genuinely esteems Torquatus, and also because she feels as a fiercely patriotic Roman that the match will promote political stability. In Barbier's play the two women, Arrie and Agrippine, admire the other's intelligence and determination, but no real friendship is possible because of their political and moral incompatibility: Arrie is involved with planning a coup d'état to restore a republican regime to Rome whereas Agrippine wants to preserve the empire, and Arrie is a model of rectitude whereas her rival is ruthlessly immoral. They join forces only when it becomes

necessary to keep Arrie out of the clutches of the emperor Claudius, who wants to jilt his fiancée Agrippine and wed Arrie by force. Agrippine arranges for Arrie to marry the man she really loves, Pétus, and for the newlyweds to flee from Rome. However, once that plan fails, the hostility resumes, and the newlyweds have no option but to commit suicide together.

Turning to the question of how female friendships are presented in women's plays, it is perhaps no surprise to discover that they are almost invariably shown as positive. Taking part in a genuine friendship demonstrates a character's good heart and good judgment. It is unusual for a friendship to lead to immoral consequences, as happens in the fifth playlet of Catherine Durand, where two rebellious young women, eager to experience sexual freedom, sneak out of their homes to attend an all-night party. When discovered, this highly imprudent act leads to severe punishment. False friendships that disguise rivalries in love are likewise unusual. In *Le Favori* the female hypocrite, Elvire, is the first to admit that her friendship to her virtuous rival, Lindamire, is a sham, though she does maintain a true friendship with another woman with whom she is not in amorous competition. Significantly, the male hypocrite in that play, Clotaire, has no sincere friendships at all. I have found only one example in my corpus of friendship that cuts across gender lines. The seventh comedy of Catherine Durand shows a group of five aristocratic young people, three men and two women, who apparently own nearby country houses and who come to spend much of their time together. It seems likely that the friendly relations between them will continue even after the two women are matched up with the two eligible men.

As I have already noted several times, the female friendships in these plays are frequently undeveloped and only a few occupy a considerable space within the text.<sup>4</sup> So it should not come as a

---

<sup>4</sup> Curiously, the characters in these plays, while sometimes alluding to their friendships, do not spend time theorizing about the subject. For a discussion of a cultivated woman in real life who

surprise that virtually none of these friendships is crucial to the plot. After all, the vast majority of literary plots are centered around a heterosexual love interest, making all other types of relationships subsidiary. Even in the play that devotes the most attention to the friendship, *Laodamie*, neither the affection shared by the two sisters nor their rivalry in love is decisive to the outcome. If the queen is initially forced to stifle her love for the handsome young warrior Gélon and later offers him her hand in marriage, it is always because of political considerations. (Interestingly, the impeccably chivalrous Gélon ignores political pressures and remains staunchly loyal to the woman he loves, who is the queen's sister, Nérée.) The rivalry between the two sisters, which causes prolonged anguish for them both, thus adds pathos and extra plot complications, but the tragedy would end much the same way even if Nérée did not exist and Gélon refused the queen's offer merely because he could not return her love.

In virtually every case elimination of the female friendship would not alter the outcome, though it would certainly impact the audience's appreciation of the characters. In *Griselde* the evil prince, totally unimpressed by the virtuous conduct and affectionate relationship of the two women, goes ahead with his nefarious plans and is prevented only by the last-minute revelation that his supposed niece is really his daughter. The attempts of Camille and Agrippine to save their ally and erstwhile rival and her beloved do not go as planned, so that in both plays the virtuous young couple ends up in the clutches of the odious tyrant. In Desjardins's play, labeled a tragicomedy, Torquatus experiences a last-minute change of heart, so that everyone is forgiven and there is a double wedding. Since Barbier's play is a tragedy, the virtuous protagonists must die, though at least they do so heroically. The close bond between Elvire and Léonor has no bearing on the crux of the plot, namely, the king's scheme to reveal to his depressed and insecure minister, Moncade, who his real friends are. Even the

---

gave the matter much thought, see Christine McCall Probes, "Feminine Friendship at the End of the Century: Testimony from the French Correspondence of Madame Palatine," *Seventeenth-Century French Studies* 23 (2001) 43–54.

announcement that Moncade will wed his beloved Lindamire leaves Elvire, who had pretended to be in love with the minister herself, totally indifferent.

It is mostly in the one-act comedies that the schemes set in motion from a female friendship make a significant difference to the outcome. The foolish Clorinde is publicly humiliated, though she remains delusional; Mme de Cassagne's plot succeeds in unmasking the hypocritical conduct of one sister and the moral goodness of the other; and so forth. Even in these short comedies the scheming must share the spotlight with the resolution of the marriage plot, which receives even less substantial treatment. Thus, in the former play the father figure agrees publicly to the marriage of his daughter and niece to the men they love (we are never told whether there has heretofore been any impediment to those matches), while in the latter play the rakish Marquis, whose interest in the seemingly frivolous Mlle de Létang has appeared less than honorable, is motivated by her virtuous rebuff of him and by the tenderness she shows for her mother to mend his ways and offer marriage to the girl. As happens so often in these plays, the man's change of heart comes as a total surprise.

Finally, it could be asked whether the striking emphasis on female friendships signals a feminist perspective, if by that we mean a challenge to the social and political order or a significantly new perspective on women's lives, feelings and needs. In one sense, the answer is negative. I find no examples where friendly relations between two women contribute to their social or political empowerment. Griselde and Isabelle are largely powerless figures who, despite their many virtuous qualities, succeed in little more than trying to comfort one another. Female efforts to reclaim a male tyrant work indirectly at best; in *Griselde* and *Manlius*, for example, the last-act conversion is presented as a divinely-inspired miracle. In *Le Favori* Elvire repudiates the traditional moral standards and gives a spirited defense of coquettish and selfish behavior, though admittedly she never engages in sexual promiscuity and her dabbling in affairs of state is both short-lived and ineffectual. One could argue that the sense of liberation she feels in her dealings with both men and women at court amounts to

nothing more than narcissism, and that even her genuine friendship with Léonor serves primarily to provide her with an excuse to express her views to someone other than herself. The friendship between Laodamie and her sister Nérée, however touching, is largely eclipsed by the fundamental distrust of the Epirot population for female rulers. Laodamie's authority is frequently challenged, despite her apparent competence as a queen, and when Nérée succeeds to the throne at play's end she can be assured of the people's obedience only because she is about to marry the heroic male whom they want as their true ruler. Women who engage directly in political conspiracies are either ruthless and immoral schemers, like Agrippine in *Arrie et Pétus*, or femmes fortes doomed to failure, like Arrie in the same play, or women so driven by passion (for a man) that they either fail to plan properly or else allow the situation to get of hand. It is probably not a coincidence that the women in this last category, like the jealous and insecure Sophronie in *Genséric*, or the timid and manipulated Aquilie in Bernard's *Brutus*, prove incapable of friendship. Indeed, in the latter play, the two female leads, rivals for the same man and tied to opposing political factions, never meet, let alone form a friendship or alliance. Even in Catherine Durand's playlets, where women sometimes succeed in revolts against unreasonable boyfriends or husbands, female friendships tend to reinforce traditional moral and social codes. Women who misbehave, either through hypocritical conduct or rebellion against parental authority, are unmasked and punished. The one clear case of empowerment occurs in *Endymion*, where female friendship allows the heroine to choose a suitable consort after first subjecting him to various trials, but here we are dealing with characters possessing supernatural powers: a goddess and a magician. In fact, Diane is presented as the sole deity worshiped in Greece and Asia Minor, with no challenge to her authority.

On the other hand, one can argue that the valorization of female friendship contributes to a greater sense of personal autonomy and personal worth. While intense friendships do not prevent the women from falling in love with a man and/or agreeing to marriage, they allow for greater personal space in a private sphere not controlled by men, as well as providing a source of

consolation and caring. Significantly, in contrast to what happens in the works of many male authors, no one claims to view such friendships as dangerous and husbands never argue that their wives should be forbidden the company of friends. The genuine female friendships demonstrate that women are capable of displaying such virtues as altruism, loyalty, sincerity and esteem. They also show that satisfying women's affective needs has psychological and moral benefits.<sup>5</sup>

**Oklahoma State University**

---

<sup>5</sup> Carol L. Sherman comes to a similar conclusion in her study of the topic in eighteenth-century novels and memoirs: "C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié: Women's Friendships in the Enlightenment," *Women in French Studies* 7 (1999) 57–65.



## **Services, sociabilité et maternité : les amies de Madame de Sévigné**

**par  
Bertrand Landry**

« Rien ne ressemble mieux à l'amitié,  
que ces liaisons que l'intérêt de  
notre amour nous fait cultiver. »  
La Bruyère, *Du coeur*

L'amitié est une notion mal définie au XVII<sup>ème</sup> siècle. Nicolas Schapira met en garde le lecteur contre « l'infinie diversité des emplois de la notion, qui semble pouvoir s'appliquer à une grande variété de relations sociales, et qui rend impossible toute tentative pour stabiliser la signification du lien amical. » (Schapira 217) En effet, le dictionnaire de Furetière définit l'amour comme une « amitié violente. » L'amour que Madame de Grignan inspire à Madame de Sévigné met donc en valeur la variété et la richesse du champ lexical du mot « amitié », au même titre que les relations spéciales qui existent entre la marquise et ses amies.

Dans son travail sur l'amitié des femmes, Anne Vincent-Duffault étudie également le caractère instable de l'amitié en y ajoutant que « [...] l'amitié s'exerce, elle occupe, elle est agissante. Cet exercice de l'amitié forme et transforme : en le pratiquant, s'élabore le soi autant que l'entre-soi. En allant au-delà de l'autre, c'est en avant de soi-même que l'on s'élance. » (Vincent-Duffault 9) Cette notion de l'amitié dépeint Madame de Sévigné dans la construction de sa maternité, donc dans l'élaboration de son identité de mère. Michèle Longino a brillamment traité de la définition de soi de la marquise en montrant qu'elle développe sa maternité grâce à sa fille et leur correspondance: « both the act of writing and the person of her daughter became the determinant factors in the organization of her life, in her construction of identity. They converged in the form of the relational letter that was to constitute Sévigné's ceaseless

activity over a period of twenty-three years » (Longino 84), et cela à l'intérieur d'une société patriarcale qui confine la femme dans des comportements statiques et limités.

Ma démarche ici est de montrer les principales facettes de l'amitié entre Madame de Sévigné et ses amies. Ces dames possèdent des responsabilités de solidarité et de définition de soi dans la construction de la maternité de l'épistolière. Elles utilisent pour cela l'échange de services qui fait la base de la relation amicale à l'époque. Ces femmes, chacune selon leur rang et leurs moyens, soutiennent, popularisent et tentent de normaliser l'infatuation de l'épistolière en remplissant des rôles bien particuliers. L'amitié des femmes, sujet à multiples visages s'intéresse ici à un de ses aspects moins connus, celui d'un groupe de femmes qui travaillent sans relâche pour satisfaire et parfaire la maternité de leur amie pour ses enfants, plus particulièrement pour son unique obsession : sa fille.

Les liens entre Madame de Sévigné et ses amies n'ont apparemment rien d'original dans la France du XVII<sup>ème</sup> siècle. Selon Nicolas Shapira, l'amitié trouve ses racines dans les « échanges de services qui sont à la base des liens inter-individuels. » (Schapira 219) On se rend donc des devoirs d'amitié qui prennent la forme de faveurs que l'on demande et que l'on accorde. En plus des liens affectifs normaux, l'amitié est alimentée, développée et scellée par ce rapport de services et de requêtes. Chaque amie joue même un rôle bien particulier selon les circonstances de vie qui s'offrent à la marquise. L'échange de services met également en valeur une notion étudiée par Arlette Jouanna : le crédit. L'historienne explique qu'il en existe deux sortes, le local et le central : « le premier désigne le pouvoir d'obtenir 'un service' de ses 'amis', 'clients' ou 'fidèles' ; le second évoque la capacité à se faire accorder par le roi des faveurs pour soi ou pour ceux que l'on cherche à gratifier. » (Jouanna 21) Bien que toujours accueillie favorablement à la cour, Madame de Sévigné n'a cependant que fort peu d'accès direct au roi, elle ne doit compter que sur ses amis pour l'avancement de sa famille.

Parmi les amies de Madame de Sévigné, un nom se distingue plus particulièrement, celui de la comtesse de La Fayette. Denise Mayer a montré l'importance et la force du lien familial<sup>1</sup> et amical entre les deux femmes. Madame de La Fayette est sans aucun doute l'amie la plus intime, celle à qui on peut se confier et qui peut dire tout ce qu'elle pense sans que l'épistolière ne se froisse, comme nous le verrons. La romancière appelle aussi cette dernière « ma belle », et ses lettres résonnent des marques d'affection et d'amitié auxquelles elle ne manque pas d'associer la fille de son amie: « Mme de Grignan a fait des merveilles d'avoir écrit à la Marans [...]. Adieu ma belle, je souhaite votre retour avec une impatience digne de notre amitié. » (Sévigné, *I* 593) Si Madame de La Fayette refuse d'être forcée par son amie de lui écrire régulièrement<sup>2</sup>, Madame de Sévigné entretient cette amitié pour sa fille de façon pragmatique comme le prouve cet extrait d'une lettre du 13 mars 1671 : « Elle [La Fayette] est ravie de votre souvenir et vous embrasse de tout son cœur. Je lui ai donné une belle copie de votre portrait ; il pare sa chambre, où vous n'êtes jamais oubliée. » (Sévigné, *I* 185) La comtesse est également une femme politiquement puissante qui à l'oreille des familles royales de France et de Savoie. Elle a ainsi accès aux cercles fermés du pouvoir royal et s'en sert pour servir ses amis. Denise Mayer explique comment la romancière, dans une lettre du 30 décembre 1672, « nous montre avec quel cœur et quelle attention [elle] va tenter de sauvegarder la 'faveur' du comte de Grignan, lieutenant-général en Provence, très menacé par une opposition majoritaire de Provençaux, animés par Mgr de Forbin-Janson, l'évêque de Marseille, qui tente de le perdre auprès du Roi [...] » (Mayer 84) La main de Madame de Sévigné est facilement reconnaissable derrière l'initiative de la comtesse de La Fayette qui s'efforce, pour plaire à son amie et satisfaire la mère, de protéger et aider les Grignan, grâce à ses multiples relations proches du pouvoir royal.

---

<sup>1</sup> La mère de Madame de La Fayette, Isabelle Péna, a épousé en secondes noces René-Renaud de Sévigné, l'oncle par alliance de l'épistolière.

<sup>2</sup> Sévigné, *I* 583.

L'intérêt, voire la fixation, que l'épistolière porte à Madame de Grignan et à sa famille explique son amitié pour Madame de Vins, dont le nom ne serait jamais apparu dans les lettres sans cette raison. Sa parenté avec Simon Arnault de Pomponne, ministre et secrétaire d'Etat dont l'autorité s'étend sur la Provence, fait que Madame de Sévigné la recherche, malgré une différence d'âge de vingt-cinq ans. L'ascendant évident de Madame de Vins sur son beau-frère n'échappe pas à la marquise qui capte rapidement l'attention de la jeune femme, flattée des avances amicales de la précieuse à l'imposante stature mondaine. La jeune femme va rapidement prendre très à cœur les affaires des Grignan comme l'écrit l'épistolière : « [elle] était dans notre confiance. Elle est très aimable ; elle sait notre syndicat, notre procureur, notre gratification, notre opposition, notre délibération, comme elle sait la carte et les intérêts des princes, c'est à dire sur le bout des doigts. On l'appelle le *petit ministre*. » (Sévigné, I 638) Cette relation va même prendre un tour particulier puisque d'amie de Madame de Sévigné, elle va devenir, par l'intermédiaire et l'instigation de cette dernière, celle de la comtesse de Grignan pour permettre à l'épistolière de se rapprocher de sa fille. Michèle Longino écrit sur la construction de la maternité de Madame de Sévigné que « [...] the subject is molded in the image of the other and according to the vision of the other, in anticipatory and reactionary fashion. » (Longino 160) En développant cette amitié, l'épistolière construit sa maternité en se projetant dans la vie de sa fille, mais cette fois-ci par l'intermédiaire d'une amie, en l'occurrence Madame de Vins, et l'utilisation de l'adjectif possessif « notre » pour parler des affaires des Grignan comme étant siennes, en est un exemple criant.

La plupart des amies de Madame de Sévigné ne possèdent pas autant de pouvoir politique que les deux premières. Néanmoins, elles remplissent des rôles simples mais précis qu'elles répètent le long des lettres. Ainsi, Madeleine de Bellière, marquise de Puy-du-Fou, est sollicitée de nombreuses fois en 1671 grâce à ses connaissances en 'puériculture.' Ainsi le 6 septembre, l'épistolière écrit : « on porte quelquefois les filles heureusement et les garçons ont des fantaisies de venir plus tôt et en prennent le chemin au sept. Faites réflexion sur ce discours ; je défie Mme du Puy-du-Fou de

mieux dire. » (Sévigné, *I* 337–38) Comme la lettre le révèle, cette dame prodigue des conseils de « bonne femme », issus des croyances populaires et superstitieuses de l'époque sur la grossesse. Elle donne également son opinion quand la marquise commence sa quête d'une nourrice pour Marie-Blanche de Grignan. Ces problèmes épineux se développent dans neuf lettres, du 8 avril 1671 au 11 juillet 1672, et soulignent l'importance de cette petite-fille que l'épistolière aimait tendrement, puisqu'elle transférait sur elle son amour pour sa fille comme l'a montré Thérèse Lassalle : « [l]orsque la petite Marie-Blanche lui est confiée, l'attachement qu'elle a pour elle est d'abord vécu comme un transfert de son amour pour sa fille [...] » (Lassalle 165) Le rôle apparemment anodin de Madeleine de Bellièvre prend une dimension particulière dans la construction de la maternité de la marquise qui utilise sa petite-fille, mais également son amie, pour se rapprocher de sa fille à travers ses lettres. Cependant, Madame du Puy-du-Fou finit par tomber en semi-disgrâce, et disparaît de la *Correspondance* à cause des suites du procès que son gendre, le marquis de Mirepoix, tente aux Grignan comme héritier de la dot de la deuxième femme du comte, née Marie-Angélique du Puy-du-Fou.

L'épistolière sollicite régulièrement Françoise-Charlotte Bureau de La Rabatelière, marquise d'Escars, sur le choix de couleurs de tissus, de linge à acheter ou d'ouvrages de tapisserie, dans le but de faire plaisir à sa fille. Un autre but est surtout de glorifier sa propre maternité et de se définir et se faire reconnaître comme mère modèle en utilisant les talents de ses amies, à l'écoute des besoins de sa fille. L'aménagement de l'appartement de Madame de Grignan dans la maison maternelle parisienne occupe Madame d'Escars, dont le goût raffiné et les bonnes idées sont appréciés. Louise Horowitz souligne que « her empty room is the spacial emblem of an absence that the letter seeks to fill. » (Horowitz 23) Madame d'Escars, au même titre que la lettre, aide son amie à remplir physiquement cette chambre associée à l'absence filiale. Le 17 juin 1685, l'épistolière conseille d'ailleurs à Madame de Grignan : « écrivez à la d'Escars » (Sévigné, *III* 206), liant épistoliquement sa fille à son amie, et cela par le truchement de la chambre, donc de l'absence.

Madame de La Troche, née Marie Goddes de La Perrière, fait partie du groupe restreint des anciennes amies de Madame de Sévigné. Cette femme apparaît dans la *Correspondance* de multiples fois, et elle est très souvent associée à l'intimité du clan Sévigné-Coulanges<sup>3</sup>. Elle envoie périodiquement à Madame de Sévigné des nouvelles du grand monde qu'elle compulse dans des lettres qui prennent des allures de gazette, et dont les détails ravissent la marquise. Une autre amie, Madame de Lavardin envoie également des relations à l'épistolière, qui n'hésite pas à faire suivre les lettres en Provence ou à s'en servir pour tenir sa fille au courant des mondanités parisiennes. Mesdames de La Troche et de Lavardin ont donc participé indirectement à l'écriture de la *Correspondance* en donnant à leur amie de la matière première, sous forme de simples nouvelles détaillées que l'imagination et les dons épistoliers de Madame de Sévigné ont transformé avec élégance et esprit pour distraire et renseigner sa fille. Madame de Marbeuf est une autre amie intime qui rend de grands services à l'épistolière quand elle retourne dans ses terres bretonnes. C'est souvent que la marquise s'installe dans sa maison de Rennes quand les États de Bretagne se déroulent. Elle est également une distraction appréciée quand la solitude des Rochers pèse trop lourd sur le cœur de Madame de Sévigné.

Tess Cosslett remarque que « the representation of friendships between women is often of special significance in the works of female writers, involving as it does issues of female solidarity and female self-devotion. » (Cosslett 1) Même si Madame de Sévigné n'est pas auteur, cette définition la concerne comme épistolière. L'échange de services, doublé du lien affectif, est indubitablement le rôle le plus important joué par toutes ces femmes, puisqu'il a influencé, directement ou indirectement, la construction de la maternité de Madame de Sévigné. Michèle Longino remarque à cet effet que « [...] her drive to excel in her performance of motherhood and to surpass even her own daughter in professing affection suggests a need to valorize herself in public in that role. » (Longino 169) En effet, le 9 février 1671, cinq jours après la

---

<sup>3</sup> Elle apparaît dans la *Correspondance* dès 1651. (Sévigné, I 40)

première séparation d'avec sa fille, l'épistolière lui écrit : « Je fus samedi tout le jour chez Mme de Villars à parler de vous, et à pleurer ; elle rentre bien dans mes sentiments. » (Sévigné, *I* 152) La lettre du 15 juillet 1671 est également parlante : « Mme de Villars m'écrit assez souvent et me parle toujours de vous. Elle est tendre et sait bien aimer. Elle comprend les sentiments que j'ai pour vous, cela me donne de l'amitié pour elle. » (Sévigné, *I* 296) Le pronom sujet « je » reste le point central de ces deux citations, et il met en évidence le narcissisme de Madame de Sévigné comme l'indique Michèle Longino qui continue en expliquant que « the narcissistic *moi* accompagnie[s] henceforth [...] the experiment of a void – a wounded *moi*, since the daughter is no longer available to serve as mirror to the mother. » (Longino 92) L'adverbe « bien » accolé aux verbes « entrer » et « savoir » indique un jugement de la part de l'épistolière qui apprécie le comportement de son amie face à sa douleur et sa passion pour sa fille. Cependant la dernière phrase est troublante car le lecteur peut penser que la marquise fréquente cette dame uniquement parce qu'elle cultive et semble partager sa fixation filiale, tout en mettant en valeur ses qualités maternelles. La conduite de Madame de Villars semble – trop – parfaite, tout comme celle de la princesse de Tarente qui d'après l'épistolière « [...] se veut pendre de ne vous pas avoir plus trouvée [...] » (Sévigné, *II* 471) Cette dernière souligne – trop – dramatiquement l'absence de Madame de Grignan, dans le but de flatter la fibre maternelle de la marquise. Madame de Marbeuf suit la même ligne de conduite que Mesdames de Tarente et de Villars, mais de façon plus directe comme le réalise Madame de Sévigné, qui demande à sa fille d'écrire un mot à « [...] la bonne Marbeuf qui vous adore parce que je vous aime. » (Sévigné, *I* 471) Malgré la franchise un peu brutale de « la bonne Marbeuf », qui révèle sûrement l'état d'esprit d'autres dames, l'épistolière aime cette amie dont elle fait l'apologie plusieurs fois dans sa correspondance<sup>4</sup>. Ces femmes flattent donc l'instinct maternel de la marquise en montrant l'aspect narcissique qu'elles entretiennent à leur tour. Cependant, au-delà de la flatterie, les

---

<sup>4</sup> Voir Sévigné, *II* 158, *III*, 36, 159-60 et 197-98.

amies de l'épistolière développent la construction de sa maternité, la rendant la mère modèle comme l'a souligné Michèle Longino :

Sévigné's self-inscription in the mythology of the maternal archetypes can only be validated, in the end through the recognition and tribute of others. By this logic, she is 'mother' to the extent that she appears to be and is perceived as 'mother.' Her sense of self depends upon a relational world construct, a network of affective ties, to which she can assign, and from which she can derive, meaning in her maternal capacity. (Longino 184)

Ainsi, Madame de Sévigné ne manque pas de relayer à sa fille leurs salutations et marques d'affections : « Madame de Marbeuf vous adore<sup>5</sup> » ou « la bonne d'Escars vous baise la main droite<sup>6</sup> » ou « la Vauvineux vous fait mille compliments<sup>7</sup> », ou bien « La Troche vous rend mille grâces de votre souvenir<sup>8</sup>. » Ce rituel des compliments et des preuves d'adoration immuablement répété dans d'innombrables lettres est presque nécessaire, car la marquise attend ce comportement de la part de ces femmes : qui aime Madame de Sévigné, aime Madame de Grignan. La réciprocité que l'épistolière a installée entre sa fille et elle par le rituel de la correspondance se retrouve ici dans le rituel des compliments. Nancy Chodorow suggère que « women try to fulfill their need to be loved, [and] try to complete the relational triangle [...] One way that women fulfill these needs is through the creation and maintenance of important relations with women. » (Chodorow 199-200) Si la relation triangulaire n'est pas possible ici, il est vrai que Madame de Sévigné se sert de ces femmes pour montrer son amour à sa fille d'une manière indirecte. Ainsi, certaines apparaissent comme un reflet de l'épistolière et de sa maternité, et

---

<sup>5</sup> Sévigné, *III* 869.

<sup>6</sup> Sévigné, *II* 308 et 323.

<sup>7</sup> Sévigné, *I* 207.

<sup>8</sup> Sévigné, *I* 665.

entretiennent, voire repoussent, les limites de son narcissisme. D'autres semblent refléter Madame de Grignan puisqu'elles flattent et soutiennent cette maternité, tout en la développant. Une grande partie de ces amies est d'ailleurs apparue dans les lettres en 1671, l'année où Françoise-Marguerite de Sévigné part en Provence rejoindre son mari, laissant sa mère dans la plus grande tristesse et le plus grand désarroi. Elles ont donc rempli physiquement, comme la lettre, le vide laissé par Madame de Grignan.

En retour pour tous ces services, le lien affectif entre ces femmes se développe et se ressert en se mâtinant de familiarité. Madame de Sévigné rend à ses amies des soins particuliers. Son intimité et son amitié pour elles se traduisent de différentes façons. Madame de Vauvineux devient allègrement « la Vauvnette » et Madame de La Troche est surnommée affectueusement « la Troche », « la belle Troche », « la bonne Troche », et même « Trochanire », Madame de Lavardin « la bonne Vardin. » Les repas chez cette grande dame, née Marguerite-Renée de Rostaing, où la conversation s'anime grâce aux bons vins et aux convives bavardes, trouvent un surnom plaisant comme l'écrit l'épistolière : « J'ai dîné en lavardinage, c'est à dire en *bavardinage* [...] » (Sévigné, *I* 209) Les louanges de Madame de Sévigné pour ses amies sont remarquables et parfois ludiques. Cependant, elle fait pour elles ce qu'elle sait faire de mieux : elle offre ses lettres, sa conversation et récompense la gentillesse de ses amies en un mouvement circulaire. Elle le fait doublement puisqu'elle engage Madame de Grignan à écrire et à remercier, ou flatter si nécessaire, de la même façon que la marquise a insisté que sa fille lui écrive quand celle-ci est partie vivre en Provence. Ainsi, le 24 juin 1672, elle lui demande : « Le petit La Troche a passé des premiers à la nage ; on l'a distingué. Dites-en un mot à sa mère, si je suis encore ici ; cela lui fera plaisir. » (Sévigné, *I* 540) ; ou le 24 juillet 1675 : « Mme de Lavardin vous baise mille fois les mains ; elle mérite un remerciement, dans une de mes lettres, de toute l'estime qu'elle a pour vous. » (Sévigné, *II* 21) Le narcissisme de l'épistolière resurgit car tout doit passer par elle comme le souligne « si je suis encore ici » et « dans une de mes lettres. » Le 1<sup>er</sup> mai 1676, la marquise a cette phrase : « ces dames [de Villars et de Saint-

Géran] vous aiment fort ; nommez-les, en m'écrivant, pour les payer de leur tendresse. » (Sévigné, *II* 271) Le lecteur remarque que la tendresse devient, selon les propres mots de l'épistolière, une monnaie que l'on peut distribuer pour « payer », donc remercier, un service rendu. Louise Horowitz signale pourtant que « [...] perhaps it is true that, in effort to please the marquise, these friends<sup>9</sup> [...] often made mention of Madame de Grignan to her mother. Nonetheless, Mme de Sévigné's letters suggest no awareness that this collective concern was at the mere social intercourse. » (Horowitz 24) Sans vouloir nier la sincérité de l'amitié entre Madame de Sévigné et ces femmes, il semble que la marquise était consciente que la tendresse de ses amies pouvait se monnayer ou s'échanger, ou qu'elle pouvait la provoquer.

Toutes ces dames par leurs services soutiennent et popularisent, directement ou indirectement, la passion de leur amie. Le rôle peu banal des lettres magnifie les actions du réseau féminin que la marquise cultive et développe. Ce réseau renforce la cohésion de l'amitié pour la fille par l'exercice actif de la solidarité, comme le remarque Maurice Aymard<sup>10</sup>. Anne Vincent-Duffault souligne également que l'amitié « établit des réseaux d'influence, invente des lieux de convivialité et des liens de résistance tandis que se multiplient pour le plus grand nombre les chances de rencontres et d'interactions. » (Vincent-Duffault 1) La maternité de Madame de Sévigné est également célébrée dans un siècle où ce sentiment n'est guère estimé. Le 1<sup>er</sup> avril 1671, l'épistolière l'écrit à sa fille : « le nombre de ceux qui me demandèrent de vos nouvelles est aussi grand que celui de tous ceux qui composent la cour. Je pense qu'il est bon de distinguer la Reine, qui fit un pas vers moi, et me demanda des nouvelles de ma fille, et qu'elle avait ouï dire que vous aviez pensé vous noyer. » (Sévigné, *II* 204-05) La lettre révèle que la reine Marie-Thérèse connaît la passion de Madame de Sévigné – comme le laisse

---

<sup>9</sup> Louise Horowitz cite les amis suivants : Mme de Verneuil, Mme d'Arpajon, Mmes de Villars, de Saint-Géran, M. de Guitaut, sa femme, la Comtesse, M. de La Rochefoucauld, M. de Langlade, Mme de La Fayette [...] Mme de Vauvineux.

<sup>10</sup> Aymard 446.

entendre l'expression « ouï dire » – grâce à des personnes probablement alliées à la marquise par les liens de l'amitié. Le réseau prouve ainsi son efficacité, et l'intervention royale souligne la reconnaissance de sa maternité, ainsi que son acceptation, par la cour de Versailles et la haute société française. La reine entretient d'ailleurs l'épistolière sur sa fille jusqu'au moins 1676, comme en témoigne la *Correspondance*.

Avec ce modèle loin d'être unique, quoiqu'il soit exceptionnel, d'autres femmes de la cour n'hésitent pas à exposer publiquement leur amour pour leur fille. Ainsi, Saint-Simon témoigne de la « prédilection fort grande<sup>11</sup> » de la duchesse de Rohan pour la princesse de Soubise. Madame de Tarente, amie de Madame de Sévigné, ne cache pas non plus sa passion pour sa fille Charlotte. En 1678, Madame de La Fayette se permet d'ouvrir les esprits dans les mêmes cercles précieux qui accueillent également l'épistolière, en faisant de la relation mère-fille, une des clés de l'architecture de son roman. Le rapport entre Madame de Chartres et la princesse de Clèves popularise et « normalise » – dans la limite où leur rapport était « normal » – celui que la marquise entretient et nourrit, grâce aux lettres et l'amitié de ses amies, avec sa fille depuis des années.

La construction de la maternité de la marquise n'est cependant pas exclusivement basée sur sa fille. En effet, Madame de Sévigné (re)présente avec sa fille *une* facette de sa maternité. Sa maternité englobe un autre côté puisqu'elle a un second enfant, un fils, Charles, baron de Sévigné. Le rapport entre la mère et le fils n'étant pas basé sur l'obsession et la passion incontrôlée, il se définit différemment et s'aligne avec les attitudes entre une mère et son enfant généralement rencontrées dans la société française du XVII<sup>ème</sup> siècle. Les amies de l'épistolière jouent également un rôle primordial dans la vie du jeune homme qui bénéficie du capital de sympathie de ces dames et de l'échange de services établis par sa mère et sa sœur. La présence de Charles auprès de sa mère – il partage le même hôtel parisien et fréquente les mêmes cercles – lui

---

<sup>11</sup> Saint-Simon, II 810.

donne l'avantage de connaître ses amies, et de s'en faire apprécier. La relation entre le baron et ces femmes est certainement moins contrite que celle avec sa sœur, puisque Madame de Sévigné « installe le miroir<sup>12</sup> » avec sa fille et non avec son fils. L'amitié, au contraire, paraît basée en partie sur le mérite et les qualités du jeune homme.

Trois épisodes dans la vie du baron sont particulièrement parlants dans la construction de la maternité « sévignienne. » En 1673, alors que la guerre contre la Hollande fait rage, Charles a des besoins pressants d'argent pour équiper son régiment. La marquise fait la sourde oreille puisque la dot royale de sa fille et les difficultés économiques de l'époque ont mis à mal ses finances. Charles, désespéré par l'inaction maternelle, contacte alors une alliée de poids : Madame de La Fayette. Cette dernière se permet d'écrire à son amie la missive suivante :

M. de Bayard et M. de La Fayette arrivent dans ce moment. Cela fait, ma belle, que je ne vous puis dire que deux mots de votre fils ; il sort d'ici, et m'est venu dire adieu, et me prier de vous écrire ses raisons sur l'argent. Elles sont si bonnes que je n'ai pas besoin de vous les expliquer fort au long ; car vous voyez, d'où vous êtes, la dépense d'une campagne qui ne finit point. Tout le monde est au désespoir et se ruine. Il est impossible que votre fils ne fasse pas un peu comme les autres, et de plus, la grande amitié que vous avez pour Mme de Grignan fait qu'il faut en témoigner à son frère. Je laisse au grand d'Hacqueville à vous en dire davantage. Adieu, ma très chère. (Sévigné, *I* 577)

Le ton de la lettre est martial, et il n'admet pas de réponse négative, malgré que « ma belle » et « ma très chère » adoucissent un peu la réprimande. Seule Madame de La Fayette peut se permettre une telle liberté d'expression, et Charles a bien compris que la comtesse est l'influence parfaite pour fléchir sa mère. La

---

<sup>12</sup> J'emprunte ces mots, en traduction, à Michèle Longino.

romancière montre lucidement la passion de son amie pour sa fille, et lui intime qu'elle doit remplir ses devoirs de mère également envers son fils qui le mérite tout autant. En un mot, la marquise ne peut pas avantager un enfant par rapport à l'autre. Est-ce le leitmotiv qui va influencer Madame de La Fayette, et bientôt Madame de Marbeuf, à aider le jeune homme et obliger leur amie à construire sa maternité en y englobant son fils? Prennent-elles pitié de ce garçon qu'elles voient désespéré par la fixation maternelle et frustré du pouvoir dont jouissent les puissants Grignan? Cette hypothèse est possible, mais comme Roger Duchêne l'a démontré<sup>13</sup>, la marquise n'avantage pas financièrement un enfant par rapport à l'autre. Madame de Sévigné suit les conseils de son amie et emprunte de l'argent auprès de Georges Joly, président au parlement de Bourgogne<sup>14</sup> pour équiper son fils.

L'arrière-ban des amies de l'épistolière est également sollicité pour trouver une épouse pour Charles<sup>15</sup>. Comme beaucoup d'historiens l'ont montré<sup>16</sup>, le mariage au XVII<sup>ème</sup> siècle est un événement important dans la vie d'un aristocrate. Non seulement un homme doit continuer sa lignée, mais également il doit en tirer des appuis politiques et des avantages sociaux et économiques. Si la fille n'a guère de poids dans le choix d'un mari, le fils dépend pareillement de ses parents, sa famille et ses alliés pour trouver la parfaite épouse. Madame de Marbeuf est ainsi réquisitionnée pour aider l'épistolière, comme l'indique la lettre du 29 septembre 1679 : « J'ai prié la Marbeuf de le marier là [en Bretagne]. Il ne se verra jamais d'un si beau point de vue que cette année. »

---

<sup>13</sup> Voir l'article « Argent et famille au XVII<sup>ème</sup> siècle: Partage des biens et partage des affections: Madame de Sévigné et ses enfants. »

<sup>14</sup> Sévigné, *I* 577, note 5.

<sup>15</sup> Les tensions et problèmes occasionnés par le mariage de Charles sont étudiés par nous autre part.

<sup>16</sup> Voir, entre autres, François Lebrun, *La vie conjugale au XVII<sup>ème</sup> siècle*.

(Sévigné, *II* 691) Si la requête de la marquise paraît innocente, elle révèle un malaise : personne ne se presse pour s'allier au fils de Madame de Sévigné. Madame de Marbeuf ne réussira d'ailleurs pas sa mission, malgré sa bonne volonté, mais la marquise retourne ce service à son amie en 1689, quand cette dernière lui demande d'enquêter sur le marquis de Marignane, un homme qu'elle voudrait allier à une de ses parentes. Madame de Sévigné se tourne alors vers son fils, mais elle embauche également sa fille dans la démarche puisque la famille de ce gentilhomme est provençale<sup>17</sup>.

Finalement, l'aide de Madame de La Fayette est redemandée en 1689. Tous les deux ans, à la fin de l'assemblée, les Etats de Bretagne envoient un député à la cour. Cette députation est un honneur conféré à un noble pour le distinguer. Charles de Sévigné la guigne, et il compte sur l'appui du duc de Chaulnes, gouverneur de la province, pour le soutenir. Cependant, Versailles traîne des pieds pour donner son accord. Les Sévigné et leurs alliés prennent alors les devants et « engagent » à nouveau Madame de La Fayette pour faire pencher la balance de leur côté. Cependant, avec sa franchise habituelle, la comtesse annonce dans une lettre du 8 octobre 1689 : « Votre affaire est manquée et sans remède. L'on y a fait des merveilles de toutes parts ; je doute que M. de Chaulnes en personne l'eût pu faire. Le Roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sévigné, mais il était engagé il y a longtemps, et il l'a dit à tous ceux qui pensaient à la députation. » (Sévigné, *III* 718) Malgré l'échec des négociations, Charles de Sévigné ne tient pas rancune à Mesdames de La Fayette et de Marbeuf, ni aux autres, qui acceptent de lui venir en aide. Les liens de l'amitié demeurent serrés et le baron finit par se marier et à faire carrière en Bretagne.

L'amitié des femmes au XVII<sup>ème</sup> siècle reste un sujet peu étudié, même si les amitiés féminines existent depuis toujours. Anne Vincent-Duffault et Tess Cosslett soulignent, qu'en plus des liens affectifs normaux, elle s'articule autour des notions de définition de soi et de l'autre, et de solidarité. Madame de Sévigné

---

<sup>17</sup> Voir les lettres des 8 janvier, 13 juillet, 17 juillet et 9 août 1689.

utilise à son avantage ces notions pour construire et développer sa maternité. En effet, Michèle Longino explique que l'épistolière utilise d'abord sa correspondance pour s'identifier indirectement à sa fille, et se créer et se définir dans son rôle de mère et le faire accepter par la société française du XVII<sup>ème</sup> siècle. Pour cela, Madame de Sévigné compte sur les membres de sa famille, mais ce travail suggère également que ses amies jouent un rôle de premier plan. Ces dernières exposent de façon cruciale et originale l'élaboration et l'acceptation du rôle de mère modèle ou de modèle de mère que l'épistolière a décidé d'incarner. La marquise entretient salutations et gentillesses au sein de ce réseau féminin, et elles sont répétées à Madame de Grignan et échangées à l'infini par amitié et solidarité. Cependant Madame de Sévigné est aussi consciente que l'amitié peut servir de monnaie, et peut s'acheter ou peut-être provoquée pour flatter son narcissisme.

L'amitié féminine met également en lumière un autre aspect encore méconnu de la maternité de Madame de Sévigné : celui qu'elle entretient avec son fils. Ces relations sont loin de ressembler à l'obsession qu'elle a pour sa fille, mais les notions de sociabilité et d'échanges de services restent au cœur de la construction de la maternité de l'épistolière avec son fils qui est associée à l'argent et l'amour, deux thèmes primordiaux dans la relation avec Madame de Grignan. L'amitié des femmes prend alors une dimension d'importance et une place de premier ordre dans la *Correspondance*, mais laisse le lecteur dubitatif sur les motivations de Madame de Sévigné : intérêt ou amour, ou les deux ? Il semble que Jean de La Bruyère tient certaines ficelles de cette interrogation.

**University of North Carolina, Greensboro**

**Ouvrages consultés et cités**

- Aymard, Maurice. « Amitié et convivialité. » *Histoire de la vie privée*. Vol 3. Paris : Editions du Seuil, 1999.
- Cosslett, Janet. *Woman to Woman: Female Friendship in Victorian Fiction*. Atlantic Highlands, NJ : Humanities P International Inc, 1988.
- Duchêne Roger. *Argent et famille au XVII<sup>ème</sup> siècle: Partage des biens et partage des affections: Madame de Sévigné et ses enfants*. Œuvre en six parties transmise par courrier électronique par Roger Duchêne.
- Horowitz, Louise. « The Correspondence of Madame de Sévigné: Lettres or Belles-Lettres ? » *French Forum*. 6, 1 (1981) 13–27.
- Jouanna, Arlette. *Patronages et clientélismes, 1550–1750 : France, Angleterre, Espagne, Italie*. Charles Giry-Deloison & Roger Mettan, Eds. Villeneuve d'Ascq : Centre d'histoire de la région du Nord et de l'Europe du Nord-Ouest, 1995.
- La Bruyère, Jean de. *Œuvres complètes*. Julien Benda, Ed. Paris : Gallimard (La Pléiade), 1951.
- Lassalle, Thérèse. « Une grand-mère au XVII<sup>ème</sup> siècle, Madame de Sévigné. » *Enfance et littérature au XVII<sup>ème</sup> siècle*. Andrée Mausau, Ed. Paris : Klincksieck, 1991.
- Lebrun, François. *La vie conjugale sous l'ancien régime*. Paris : Armand Colin, 1975.
- Longino Farrell, Michèle. *Performing Motherhood: The Sévigné Correspondence*. Hanover : UP of New England, 1991.
- Mayer, Denise. *Une Amitié parisienne au Grand siècle, Mme de Lafayette et Mme de Sévigné, 1648-1693*. Paris-Seattle-Tübingen : Papers on French Seventeenth Century Literature/Biblio 17, 1990.

Saint-Simon, Louis de Rouvroy, duc de. *Mémoires*. Yves Coirault, Ed. Vol 2. Paris : Gallimard (La Pléiade), 1983.

Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal, marquise de. *Correspondance*. Roger Duchêne, Ed. 3 Vols. Paris : Gallimard (La Pléiade), 1972–78.

Shapira, Nicolas. « Les Intermittences de l'amitié dans le Dictionnaire universel de Furetière. » *Littératures classiques*. 47 (2003) 217–224.

Todd, Janet. *Women's Frienship in Literature*. New York : Columbia U P, 1980.

Vincent-Duffault, Anne. *L'Exercice de l'amitié, pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles*. Paris : Editions du Seuil, 1995.



## **Diabie et diableries chez Tallemant des Réaux**

**par  
Phillip Wolfe**

Outre leur intérêt proprement littéraire, certaines œuvres du dix-septième siècle offrent l'avantage de tracer un portrait de l'époque à mettre en parallèle avec les recherches des historiens. On pense bien sûr aux *Caractères*, mais aussi aux *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dont nous allons considérer les remarques sur la sorcellerie à la lumière des conclusions d'Alfred Soman dans son étude sur *Sorcellerie et Justice Criminelle (16<sup>e</sup>-18 siècles)*.

Ce recueil d'articles a entièrement renouvelé notre connaissance de cette période et, dans bien des cas, a corrigé les conclusions de Roland Mousnier dans *Magistrats et Sorciers au XVII<sup>e</sup> siècle*. Soman rappelle que la juridiction du Parlement de Paris s'étendait alors aux deux tiers de la France du Nord, c'est-à-dire à entre huit et dix millions de Français. En 1588, le procureur du roi avait demandé au Parlement un arrêt qui aurait obligé toute personne condamnée pour sorcellerie de faire appel de sa sentence auprès du Parlement de Paris. L'arrêt qui fut finalement voté en 1624 reprend textuellement le projet d'une autre loi proposée en 1601. Soman précise que les magistrats du Parlement de Paris, dont le premier président à l'époque n'était autre que Jacques Auguste de Thou, l'historien et l'un des auteurs de l'Edit de Nantes, ne mettaient pas en doute le crime de sorcellerie, mais considéraient que les multiples désordres causés par des procès scandaleux en province, notamment en Champagne et dans les Ardennes, étaient préjudiciables au bon ordre et à l'autorité royale.

Tallemant des Réaux semble avoir été un Huguenot mondain et bon vivant, mais parfaitement orthodoxe. Il assiste régulièrement au culte à Charenton et ne montre jamais la moindre sympathie pour ce qu'on pourrait appeler le « libertinage flamboyant » de Vanini ou de Cyrano. Si Tallemant a des amis, Ninon de l'Enclos par exemple, qui lui disent que « les religions n'estoient que des imaginations »(2:441), on ne voit jamais qu'il reprenne de tels propos à son propre compte. Pas une ligne de ce

manuscrit demeuré clandestin pendant près de deux cents ans et dans lequel Tallemant n'avait aucune raison de se contraindre, ne permet de penser que l'auteur met en question l'existence de Dieu, du Christ, de la Trinité, de l'âme, etc. Il est donc intéressant de voir comment ce Protestant spirituel et observateur perçoit la présence de la sorcellerie et du surnaturel dans la société qu'il observe à un moment important de l'Ancien Régime, lorsque le Parlement de Paris s'efforce avec quelque succès de limiter les catastrophes sociales occasionnées par les procès de sorcellerie « sauvages » (comme on dirait aujourd'hui) en province.

Les *Historiettes* mentionnent trois célèbres procès de sorcellerie qui datent précisément de la période où le Parlement de Paris tente d'étendre son autorité : celui de la Maréchale d'Ancre (1617), d'Urbain Grandier (1634) et de Marthe Brossier (1599). Bien que la naissance de Tallemant date de 1619 et l'exécution de la Maréchale d'Ancre de 1617, Tallemant est bien renseigné sur ce triste incident par le marquis et la marquise de Rambouillet, car le marquis était ami du maréchal et la marquise rendait souvent visite à sa femme. Tallemant, bien disposé envers les amis des Rambouillet, fait un portrait globalement positif de la Maréchale, qui mourut « très chrestienement et très courageusement » (1:79). Ces deux adjectifs, appliqués à une femme condamnée pour sorcellerie, suffisent à prouver que Tallemant ne croit pas un mot des accusations lancées contre elle. Si elle a eu la faiblesse de se faire exorciser, c'est, selon lui, uniquement parce qu'elle était en mauvaise santé. Cet exorcisme, causé par une imagination trop vive, et les petites boulettes de cire qu'elle roulait nerveusement entre ses doigts serviront de prétexte au Parlement de Paris pour la condamner au bûcher. Tallemant ne prend pas la peine d'indiquer que le duc de Luynes, acharné à obtenir la confiscation des biens de l'Ancre, a mené toute cette affaire. Par contre il montre du doigt l'hypocrisie et l'injustice du Parlement de Paris dans un procès essentiellement politique en proclamant que « Le Parlement qui ne croit pas de sorciers, condamna la Mareschale comme sorcière » (1: 79). Bien qu'une affirmation aussi globale risque d'être fautive, Soman (III :402) cite néanmoins le cas de Louis Servin, avocat général du roi et juriste distingué, qui déclarait précisément en 1617 que le sabbat est une « illusion », ce qui permet d'en dire

autant de la sorcellerie. Compte tenu de la pression exercée par la cour, Tallemant considère que la condamnation scandaleuse de la Maréchale était inévitable, mais révèle que Perrot, conseiller au Parlement de Paris, a été si outré par la procédure que sa famille l'a enfermé « de peur qu'il n'allast au Palais faire quelque chose qui eust déplû à la Cour et qui n'eust pas sauvé cette femme » (1: 79). « Selon que vous serez puissant ou misérable », dirait La Fontaine...

Quant à la condamnation d'Urbain Grandier en 1634 dans l'affaire des possédées de Loudun, Tallemant y voit simplement une manœuvre politique de la part des Capucins de la ville. Se sentant appuyés par le père Joseph et Laubardemont et profitant des imprudences amoureuses de Grandier, les Capucins l'accusent de sorcellerie pour assurer leur pouvoir de direction dans le couvent. Si les religieuses acceptent de jouer le rôle de possédées, Tallemant indique que c'est uniquement par désir de s'enrichir. « Comme ces religieuses étaient pauvres, ils leur persuadèrent qu'elles deviendraient toutes d'or ; on les instruisit donc à faire les endiablées » (1: 296). Il n'y a, selon Tallemant, aucun élément surnaturel dans cette affaire, qui est plutôt celle d'une instruction manquée, et si bien manquée qu'elle n'aurait dû tromper personne. Les connaissances latines des possédées sont limitées à tel point que, selon l'expression ironique de Tallemant, les diables de Loudun n'avaient étudié que jusqu'en troisième. Quant aux contorsions prétendument démoniaques des religieuses, elles ne dépassent pas quelques tours d'adresse que les valets de Mlle de Rambouillet imitent sans difficulté après les avoir observés. Ce qu'il y a de sûr, selon Tallemant, c'est que les hôteliers de la ville se sont enrichis : « On y couroit de toutes parts » (1:296). Tallemant laisse clairement entendre que dans la ville régnait le désordre que les magistrats du Parlement de Paris cherchaient précisément à éviter. La conclusion de cette historiette indique qu'il y a eu progrès dans la mesure où la société a pris conscience de la déception dont elle a été victime. « Enfin insensiblement cela se dissipa à mesure que le monde se desabusoit » (1: 297).

Le dernier procès, celui de Marthe Brossier, est mentionné plus rapidement dans l'historiette du Cardinal de la Rochefoucauld, qui

« hors qu'il estoit un peu trop crédule et un peu trop jésuite, estoit un vray ecclésiastique » (1: 604). Sous la plume de Tallemant, l'expression « vray ecclésiastique » est cependant loin d'être un éloge. Tallemant contraste les actions du Cardinal et de son frère, qui lancent l'affaire Brossier dans l'espoir de ranimer la Ligue et ses désordres, avec l'attitude ferme et prudente du roi. La sagesse d'Henri IV paraît lorsqu'il fait examiner Marthe Brossier par des médecins et la fait renvoyer en province sous la bonne garde de son père. « Il n'en fut pas parlé davantage » (1: 605), dit Tallemant un peu hâtivement. Il néglige d'ajouter que Marthe Brossier fut conduite à Rome par le frère du Cardinal et qu'il fallut déjouer l'affaire par des moyens diplomatiques. Mais dans ce cas-ci comme dans les deux autres, Tallemant nie tout rôle du diable et du surnaturel et n'y voit au contraire que des intérêts politiques.

Toutes les accusations de sorcellerie ne se terminent pas aussi tragiquement que celles lancées contre la Maréchale d'Ancre et Urbain Grandier. Tallemant cite le cas de Falgueras, un brave Languedocien autrement inconnu, qui se rend à Paris, où il a une lettre d'introduction pour un pâtissier de la rue du Meurier. Arrivé chez son hôte, il est immédiatement pris pour un sorcier pour avoir demandé à mettre du sel sur une grillade. En effet, la fille du pâtissier, souffrante, avait consulté un devin qui l'avait assurée qu'elle serait guérie par un sorcier qui viendrait de loin et qui demanderait du sel. Le pauvre Falgueras ne comprend pas bien ce qui lui arrive, mais à tout hasard donne à la fille une pilule qu'il a sur lui. Elle demeure sans effet. La mère se fâche, Falgueras s'irrite et la tire par le bras. Sous le coup de la douleur et craignant l'attouchement d'un sorcier, la mère s'exclame qu'elle est ensorcelée. La famille séquestre donc Falgueras en lui rappelant aimablement le sort de Gauffredi, brûlé à Aix-en-Provence. Falgueras ne doit sa délivrance qu'à l'arrivée fortuite d'un garçon apothicaire. En lisant cette historiette, le lecteur a l'impression de voir un incident trivial (Falgueras demande du sel) qui se grossit et se développe pour devenir un véritable engrenage. Si le pauvre Languedocien a eu la chance d'y échapper, c'est sans doute parce que le pâtissier ne bénéficiait pas d'une haute protection et que des intérêts politiques ne sont pas en jeu. La terreur de Falgueras se voit par le soin qu'il a eu de consigner les détails de son épreuve

dans un manuscrit de quatorze pages, que Tallemant mentionne et qu'il a vraisemblablement consulté.

L'univers des *Historiettes* est essentiellement parisien, et le monde des sorciers et des guérisseurs de campagne, si bien étudié par Soman, n'y figure pas. Mais il convient de rappeler ici que Tallemant s'est intéressé à toutes les couches sociales, et que s'il a consacré des historiettes à Henri IV et à Louis XIII, il en a également consacré une au portier de Madame de Rambouillet. Le petit peuple de Paris tient donc sa place dans les *Historiettes* et dans celle de Falgueras, précisément, Tallemant affirme que « le peuple croit qu'il y a toujours quelque sort aux maux qu'il ne connaît point » (2: 711). Cependant la faiblesse de croire au surnaturel se retrouve également chez les nobles, car Tallemant note qu'un Italien nommé César « passait pour magicien à la cour » (1: 66), d'où nous pouvons conclure que les croyances des grands rejoignaient parfois celles du peuple, thème préféré d'ailleurs du libertinage érudit. Mais si la préoccupation avec le diable se retrouve chez une femme du peuple à Arcueil, prête à se donner au Malin pourvu qu'il la rende riche, Tallemant la dénonce également chez un théologien janséniste distingué, Arnauld d'Andilly. Sentant un souffle sous sa couverture, il en conclut immédiatement que le diable est venu le tenter, comme si le diable, selon l'expression caustique de Tallemant, « n'avoit que cela à faire » (1: 511). Il s'agit du valet d'Arnauld d'Andilly qui, ayant froid, cherche à se réchauffer sous la couverture de son maître. Mais tout en raillant la peur d'Arnauld d'Andilly, Tallemant cite plusieurs anecdotes où les personnages se montrent extrêmement méfiants à l'égard du diable, estimant que le péril, si péril il y a, serait de source autant humaine que satanique. C'est le cas d'un vieux gentilhomme huguenot nommé de la Haye, à qui le connétable de Montmorency offre de faire voir le diable, mais dans une cave. « Vous me voulez, » luy disoit-il, « faire voir le diable dans une cave où cinq ou six gredins charbonnez me viendront peut-estre bien estriller. Je le veux voir dans la plaine Saint-Denis » (1: 66). On retrouve pareille attitude prudente chez le pasteur protestant de Loudun, que l'on défie de mettre ses doigts dans la bouche des religieuses possédées, à l'imitation des prêtres qui y mettaient les doigts qui tenaient l'hostie. Le pasteur a le bon

sens de refuser et de proclamer « qu'il n'avoit nulle familiarité avec le diable et qu'il ne se voulait point jouer à luy » (1: 279). On peut penser qu'il craignait une morsure humaine autant que le Prince des ténèbres.

Tallemant cite au moins deux cas où la croyance dans le surnaturel recouvre clairement une sexualité malsaine. C'est notamment le cas de la terrible Madame de Vervins, dont la préoccupation avec la sorcellerie s'explique, selon Tallemant, par ses origines en Lorraine, province où les chasses aux sorcières étaient fréquentes. Mme de Vervins se croit capable, par exemple, de paralyser la main d'une rivale. Elle recueille chez elle des jeunes filles, mais les fouette jusqu'au sang. Le vendredi saint de 1647, selon les dires d'un chanoine de Saint Thomas du Louvre, Madame de Vervins « ne fit autre chose tout le jour que de faire fesser un homme et une femme, l'un après l'autre » (2: 508). Au cas où le lecteur n'aurait pas compris, Tallemant précise ensuite que Madame de Vervins était lubrique à tel point qu'elle emprisonnait ses invités et profitait d'eux le lendemain, toutefois après le départ de son mari. Pareille cruauté se retrouve dans l'histoire de La Brizardière, sergent royal de Nantes, qui dit la bonne aventure aux femmes d'une façon originale : « Il les faisait mettre toutes nues, et avec des verges il les fouettait jusqu'au sang, puis se faisait fouetter par elles tout de mesme, afin de mesler leur sang ensemble pour en faire je ne sais quel charme » (2: 709). Sa réputation s'étend dans toute la Bretagne et lui vaut une clientèle assidue, parmi laquelle on découvre plusieurs femmes de parlementaires, ce que Tallemant semble considérer très drôle à en juger par la conclusion de l'historiette : « Mais le plus plaisant, ce fut Mlle de Taloet ; comme il la fouettait rudement, c'estoit pour avoir un mari qui eust beaucoup de bien, elle crioit : » Hé, Monsieur de la Brizardière, doucement ! J'aime mieux qu'il soit moins riche » (2: 710). Le ton goguenard dans ces historiettes indique clairement que Tallemant attribue toute la faute au désir humain plutôt qu'à l'action du diable.

Au dix-septième siècle, on distingue entre le sorcier, qui s'est donné au diable et qui le sert comme on servirait n'importe quel maître, et le magicien, qui invoque le démon pour le dominer et

pour profiter de son savoir (Soman III: 396-7, qui cite dans un document d'archive l'expression « mestier juré » de sorcier). Les procédés magiques sont rares dans les *Historiettes*. On pourrait seulement citer le cas de de Meuves, le mystérieux ingénieur que Richelieu fait exécuter après avoir constaté qu'il a le secret « pour rompre le fer avec une certaine liqueur » (1: 258), ou celui de l'étrange médecin Saint-Léger qui se cache dans le quartier de l'Université et qui se fait servir par un petit garçon nommé du Pré, auprès de qui Tallemant s'est renseigné. Ce Saint-Léger effectue des cures miraculeuses avec une certaine poudre avant de disparaître subitement au moment même où les autorités le recherchent.

Par contre la prophétie, une autre forme de magie, apparaît assez souvent dans les *Historiettes*, qui contiennent d'ailleurs un chapitre intitulé « Prognostics, Pierre Philosophale ». Concernant les prophéties, l'attitude de Tallemant est ambiguë. D'une part, il se permet de critiquer Madame de Rambouillet précisément parce qu'elle a eu la faiblesse de raconter à Tallemant « plusieurs choses qu'elle avoit devinées ou prédites » (1: 453). Il dénonce sans hésitation un « extravagant d'Italien qui se mesloit de deviner » (1: 586). Si parfois une prophétie semble se réaliser, c'est à cause des erreurs de la victime, non du destin.

Un garçon nommé Malvat, filz d'un homme d'affaires, se fit faire son horoscope, et parcequ'il y avoit qu'il mourroit entre six et sept, le 7 du mois d'aoust 1653, il prit la poste en Foretz, où il se trouvoit, au commencement de ce mois fatal, de peur de tomber malade à la campagne ; il s'eschauffa en venant à Paris, prit une bonne pleurésie dont il mourut le 7 d'aoust, à trois du matin. (2: 786)

Tallemant laisse clairement entendre que si Malvat, dont on se demande si le nom n'est pas une plaisanterie, n'avait pas été terrifié par son horoscope, il serait encore en vie.

D'autre part, tout en déclarant que les centuries de Nostradamus sont falsifiées et incompréhensibles, Tallemant cite un nommé Vallayer, maître des requêtes au Parlement, dont le père « estoit fort des amis de Nostradamus, et voicy ce qu'il en conte » (2: 783). Bien que le verbe « conter » indique que Tallemant ne se porte pas forcément garant de la véracité de l'anecdote, il cite au long les « prophéties » que Nostradamus a faites devant notaire au père de Vallayer et indique qu'elles se sont réalisées en tout point. Il semblerait que le fait d'avoir trouvé un informateur dont le père a connu et fréquenté Nostradamus ait poussé Tallemant pour une fois à se départir de son scepticisme habituel ou, tout au moins, à céder au plaisir de raconter une anecdote qu'on ne trouvera pas dans les livres imprimés. Le cas n'est d'ailleurs pas unique, témoin une historiette qui se trouve dans le chapitre intitulé « Subtilité, présence et adresse d'esprit et de corps ».

Le duc de Florence escrivit à la feu Reyne-mere : « Je vous envoye un excellent homme en son mestier, qui a dit, en partant d'icy, que vous songeassiez une carte, et que ce seroit le dix de carreau. » Avant que de laisser lire la lettre à la Reyne, cet homme, qui en estoit luy-mesme le porteur, pria la Reyne de songer une carte ; elle songea le dix de carreau. Gombauld y estoit, qui me l'a dit (1: 768).

Comme pour le cas de Vallayer, le fait d'avoir un témoin respectable, Gombauld, pousse Tallemant à inclure l'épisode dans ses *Historiettes*, dans un chapitre consacré, il est vrai, non à des pronostics mais à l'adresse de l'esprit et du corps. Il se peut que ce soit la coïncidence qui amuse ici Tallemant, au même titre que celle qui a joué dans la mort d'un soldat nommé Givry. On lui avait prédit qu'il devait mourir à la fin de l'année, « devant l'an », mais il est mort pendant le siège de la ville de Laon. La prophétie devient presque un jeu de mots.

La désapprobation évidente et parfois amusée de Tallemant envers les procès de sorcellerie et les accusations de magie fait

clairement écho à certaines mesures prises par le Parlement de Paris pour les réprimer. Néanmoins, il faut observer que Tallemant ne nie jamais l'existence du surnaturel, pas plus que ne l'ont fait les magistrats. A tout prendre, son attitude ne semble pas très différente de celle de La Bruyère, qui notait à propos de la magie et du sortilège « qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires et qui sortent des communes règles, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts » (*De quelques usages*, 70).

Allegheny College

#### Textes cités

La Bruyère, Jean de. *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, 1951.

Soman, Alfred. *Sorcellerie et Justice Criminelle : Le Parlement de Paris (16<sup>e</sup> –18<sup>e</sup> siècles)*. North Bath : Variorum 1992.

Tallemant des Réaux, Gédéon. *Les Historiettes* (éd. Adam). Paris : Gallimard, 1960–1.



**Teaching the Seventeenth Century:  
Modernity, Motives, and Further Reflections on Critical  
Literacy**

**by  
Larry Riggs**

In my paper for the Fall 2006 SE 17 conference, I focused on the issue of pedagogy as it arises in some major seventeenth-century works. As part of that project, I used Ursula Kelly's concept "critical literacy" to help define what I believe happens when we read literary works—or, indeed, when we interpret any kind of communication—with motives, including our own, in mind. In this paper, I want to pursue further my effort to approach canonical seventeenth-century works in a way that brings them alive, that undermines their status as safely neutered—though ever-so-magnificent—museum pieces. Critical literacy is seeing reading itself as an issue; it is accepting responsibility for interpretation as an ethical act, which engages the reader as a contingent, motivated being. Also important to note, by way of introduction, is my belief that the canonical works I am reading and writing about are, themselves, concerned with the issue of interpretation. In this essay, I will read a number of canonical works as cautionary tales about reading and about the early modern anxiety over ambiguity.

As I have continued investigating the formation of the dominant version of modern culture and the issues of interpretation, pedagogy, and epistemology as they relate to modernity, I have discovered some more concepts and critiques that complement and clarify Kelly's "critical literacy." Kelly contrasts critical literacy, which reads for ambivalence and contestation in the very texts that constitute the canon, with cultural literacy, which uses reading of the canon as a means of social and intellectual control (1). The canon too often functions to enforce not only a certain view of what constitutes great literature, but also a limited repertory of acceptable, orthodox approaches to reading. A canon can thus be an impediment to truly critical thinking. Postmodernist sociologist Zygmunt Bauman usefully adds to Kelly's view of literacy by distinguishing emancipatory

reason from instrumental reason. Bauman even identifies certain literary figures as belonging to an ironic, irreverent counter-culture that resists mainstream modern culture's passion for order, neat categories, and taut discipline (Tester 29, 18). I will be arguing here for adding the writers I look at to Bauman's list of counter-cultural figures. These, I contend, are writers who work to keep ambivalence, rather than certainty, at the heart of the literary enterprise.

Bauman argues that maintaining ambivalence in the midst of modernity, which he calls the era of certainty, is crucial. Resisting the reification or ossification of the human world, which I associate with canon-formation of all kinds, is a vital function of literature and of reading. J. P. Singh Uberoi writes about an "other mind of Europe" that rejects the mind/body and subject/object dualisms which are fundamental to modern epistemology and, obviously, to conceiving reading as consumption of a stable textual object by a stable reading subject (11, 23). Reading is not neutral absorption or transparent observation. Canonical works need not be treated as fetishized items of exchangeable property. Uberoi argues convincingly that there were always alternatives to what became the dominant version of modern culture. As I prepare to teach my seventeenth-century course next spring, I am looking for ways to incorporate these new concepts and insights.

Speaking of dualisms, the "other mind" anticipates cognitive science and neuroscience by recognizing that mind is part of an integrated whole organism fully interactive with a physical and social environment (Damasio *Descartes'* 252). Mind has its roots and performs its functions in a biologically complex, fragile, finite, unique organism. Therefore, there should be no epistemological discounting, much less any denigration, of the body, and knowledge can be neither objective nor universal. In a book provocatively entitled *Descartes' Error*, neuroscientist Antonio Damasio validates the insights of the other mind, arguing that the mind/body is a network of relations and operations, with emotion as much a part of reason as the "lower brain" system is of thinking (xvii). Though it was wrong in detail, it seems that the theory of the humors and the general approach to medicine that prevailed

from Hippocrates to the Renaissance was correct in principle. Descartes' effort to emancipate the subject from the influence of the object rejects what earlier models of knowledge—scholasticism and theories of vision, for example—accepted. This is a major aspect of mainstream modernity to which the other mind might have offered, might still offer, an alternative. In another book, Damasio argues that Baruch Spinoza saw drives, emotions, and feelings as central to all human qualities and activities, including reason, and thus that Spinoza exemplifies the awareness that motives and interpretation are integral to the quest for knowledge (*Looking* 8). As Damasio sees him, then, Spinoza belongs with Bauman's counter-cultural figures; he is an exemplar of Uberoi's other mind.

These preliminary remarks are important for understanding the contentious cultural context in which early modern literature was produced. The most recent insights of neuroscience and postmodern theory were anticipated by a number of early modern writers, and modernity itself was always a locus of struggle.<sup>1</sup> Preparation for critical reading of early modern works requires appreciation of the issues that preoccupied thinkers and writers of the period. As Robert N. Watson points out in his 2006 book, epistemological anxiety and craving for unmediated knowledge in any form were facts of early modern life (3). The argument over whether progress or regress was the route to certainty began in the Renaissance.<sup>2</sup> In my view, pastoral can be read as meditation on this issue: is a return to origins possible? Can we return to the lost sensual past, escaping the mediations of civilization? Does the desire for such a return actually express itself in mere adoption of a disguise; is it always mediated, or is there still some human essence to which we could return and in which we would find a

---

<sup>1</sup> Frédéric Rouvillois and Anthony Cascardi are among the best of the many commentators on the conflicts and contradictions in the early history of modernity.

<sup>2</sup> Urbanization, capitalism, new technologies, and the Reformation all contributed to anxieties about mediations and the loss of a more sensual, directly apprehended world in the past (Watson 5).

solid foundation for self-knowledge and knowledge of external truths? Clearly, *L'Astrée* can be read as a long, ambivalent exploration of this problem.<sup>3</sup> What is the relation, if any, among identity, costume, and truth? Fears of unstable identities and meanings motivated sumptuary laws as well as increasingly aggressive, even violent efforts to explore, penetrate, and manipulate human others and the non-human world. Fear, loss, and desire—motive—are inseparable from this enterprise.

For me, Montaigne's "Des Cannibales" is an admirable catalogue of major problems in epistemology and interpretation—in reading—and therefore an excellent point of entry into both seventeenth-century literature and critical literacy. In the essay, Montaigne begins by making it clear that what he will write is based significantly on what he has read, that his knowledge of the Brazilian Tupinambas is mediated. He refers to ancient texts and to the relativity of the term *barbare* (234). He mentions the mismatch between our expansive *curiosité* and our limited *capacité* and, appropriately, alludes to desire for conquest as the engine of discovery (231). What passes for truth is linked to the desire for power and profit. Montaigne goes on to point out that the very earth, even in the places that we "know" best, changes (232). Like us, the earth is a body, and it changes, as we do. So, what we have knowledge *about* is as unstable as are we, the knowers. Even without the cultural destabilization that comes with exploration—motivated by the desire for conquest—we should be aware that knowledge has no solid foundation, no changeless object, and no permanently stable subject.

Next, the essay deals explicitly with mediations—*témoignage*—and the various motives that can lead to distortion or embellishment of the truth (233–34). Here, Montaigne anticipates Pierre Gassendi on the dubiousness of language. Montaigne

---

<sup>3</sup> D'Urfé's pastoral novel seems an especially rich literary evocation of the early modern preoccupation with sources: the metaphorical quest for the lost Eden as well as the literal searches for the sources of rivers.

mandates critical reading by observing that not only the meaning of *barbarie*, but all of what we call *vérité* and *raison*, are contingent cultural constructions (234). He associates complex civilization with falsehood and expresses admiration for the Tupinambas' lack of interest in territorial conquest (240). The essay's ironical last words—"mais quoi? Ils ne portent pas de haut de chausse" (245)—are a reference to European anxiety about the relation between vestimentary signs and identity and, it seems, an admission that Montaigne, too, is reading and interpreting from within his "own" cultural context. "Des Cannibales" deploys and simultaneously undermines the epistemological and interpretive resources available to Montaigne and his fellow Europeans. It evokes the motives—particularly the lust for conquest and profit—that energize the drive for exploration and thereby bring Europeans into contact with the phenomena that their cultural constructions cannot account for.<sup>4</sup> The essay expresses the early modern preoccupation with the arbitrary, prejudiced, unstable nature of perception itself and exposes the desire for a legible world.

To recognize the presence of desire or motive at the heart of the quest for knowledge, and thereby to acknowledge the relation between desire for knowledge and desire for power, and between both and a sense of lack, is to accept loss and risk as ineluctable elements in the process of interpretation. To read critically is to feel, and to resist, the wish to read definitively in order to acquire cultural capital or property. Richard Sörman provides useful insight here, enabling us to connect the ideas of risk and loss with Molière, in particular. Sörman argues that Molière systematically challenges the possibility of certainty, which is what his *ridicules* seek (9). The desire for *complétude* is associated by the characters with the search for truth as a means of attaining certainty, and

---

<sup>4</sup> Montaigne is more authentically skeptical than Sir Francis Bacon, who conflated the discovery of the New World with his "discovery" of what we know as the scientific method. Bacon compares his natural philosophy to a reinvasion/reoccupation of Eden (Watson 21), while Montaigne recognizes that expanding exploration actually undermines certainty.

certainty is identified with dominance and control (12). Duped by pretenses of knowledge that promise them power, while enabling them to deny their desire, its origin in loss, and its attendant risks, the *ridicules* become participants in imposture, which is, in fact, the very worst kind of *uncertainty*. They try to retire from exchange (Sörman14), and their pretensions destroy connection. The craving for unmediated knowledge leads to the fetishization of the person or medium identified with that knowledge. In fact, the fetish is often language, itself.<sup>5</sup> Molière's plea, in the "Préface de Tartuffe," that we think and speak—*discourir*—of things, not of words (257), reflects, as do his major plays, his awareness of the dangers of fetishization, of making signs prior to and more important than what they inadequately represent. The craving for unmediated knowledge leads to the fetishizing of mediations, to their substitution for objects of desire that entail the risk of loss. The lust for certainty, stability, and transparency thereby actually produces opacity. A mediation becomes, in effect, a screen or a wall. To focus on the mediation is to ignore the real.

In Molière's *Tartuffe*, Orgon's mental and moral enslavement to Tartuffe is based on a misinterpretation, or, perhaps more significantly, on an abdication of the *responsibility* to interpret. Motivated in large part by Orgon's desire to deny his own desire and to live without risk, his acceptance of Tartuffe as an embodiment of truth amounts to a fetishization. That Orgon's misreading permits him to overestimate his own power and stature is obvious when, in Act I, scene 5, he describes his first encounters with Tartuffe. The hypocrite has seduced his mark by making the latter feel important, even transcendent. Tartuffe's performance has been calculated to advance his interests by exploiting Orgon's

---

<sup>5</sup> By "fetishization," here, I mean the substitution of signs, or objects that function as signs, for that to which the signs refer or once referred. This substitution, I will argue, is motivated by the desire for certainty and control. On a deeper level, the substitution reflects the repression of fear and a sense of loss or lack. Molière's comic types live in a world of fetishes, which they prefer to the risky, contingent world of relationships.

motives. Significantly, among these motives is Orgon's desire for control of his wife: "Et plus que mois six fois il s'en montre jaloux." (I 304) Like a number of Molière's other characters, Orgon believes that he can extend his own knowledge and power by employing a spy. In a sense, Tartuffe dupes Orgon by impersonating *him*: by embodying Orgon's own desire, fear, and jealousy. Orgon is thereby enabled to cherish the illusion of freedom from problematical, potentially painful emotions. To be a dupe is to believe in relationships without motives and risk. It is to forget that language, however it purports to be linked to truth, is a mediation, that all mediations are constructed, and that all constructs are saturated with desire. Misreadings of the other are motivated by the desire to misread the self. The possible gap between religious words and gestures and underlying character is one of the many reasons for the early modern worry about the relation between what we might call "decor" and "true" identity. To acknowledge desire is to live in and with uncertainty.

Molière's *femmes savants*, too, misread and fetishize an impostor whom they take for a source and guarantor of power for them. Again, a misinterpretation is motivated by the desire to deny or hide desire. By associating the self with a form of putative transcendence, Sörman argues, the learned ladies think they can short-circuit the contingencies of desire and make themselves entirely self-sufficient (185). Like Orgon, they forget that language is always a mediation and that to substitute a medium for a true object of desire, however well the operation may appear to banish the anxious sense of lack, is to worship a fetish and, thereby, to become an object, oneself. The idealized, would-be transcendent self is, in fact, a reified abstraction, another fetish. The ladies' discourse is, throughout the play, dependent for any real sense on implicit, metaphorical references to the physical, to sex. Mentalist, *précieux* rhetoric cannot really hide desire.

In Act III, scenes 1 and 2, the ladies' poorly disguised lust bursts through the surface of their language, as they rhetorically consume their fetish in an orgy of worship and reproduction. In the process, they become mere verbal breeding stock, copying devices for a plagiarist. Like Orgon, they misread another because they

have first misread themselves. The *savantes*' obsession with grammar is made more relevant as an example of obtuse misreading by the fact that French, like the other "national" languages, was/is, in part, an invention (Rifkin 189). The ladies' ambition mocks one of the most serious projects of modernity: to facilitate the centralization of power and create larger, more powerful markets, by synthesizing and imposing national languages. The obsession with the "purity" and "correctness" of language is clearly related to Alceste's mania for sincerity, in *Le Misanthrope*.

Antony McKenna is correct, I think, to include Alceste among Molière's great impostors (73–102). The misanthrope is another dupe who tries to establish exploitable truth by making a mediation into a fetish. Alceste's obsession with *sincérité* reflects his wish to escape from the obligation to interpret, his desire to rule over a realm where language will be a transparent disclosure of others' most intimate truths. He is a particularly useful example for my purpose because he literally misreads a *text* in order to gain power. Molière contextualizes the episode of Célimène's letter so as to make clear both Alceste's misunderstanding of the status of language, in general, and his motives for misreading Célimène's letter, in particular. The example of Alceste also permits us to see clearly that, in early modernity, woman often stands for all that resists the desire for comprehensive, stable knowledge. Watson points out that, in English Renaissance tragedies, there is often an emphasis on reaching and extracting a woman's "truth" (31). Alceste wants to use language as a tool of penetration, an instrument of torture, and a form of vivisection. He pretends that, by obtaining Célimène's letter—and, of course, ignoring the motives of Arsinoé, who "revealed" it to him—he has extracted her deepest truth.

Alceste's inquisition into Célimène's truth, his effort to penetrate and dissect her interior, is highlighted by his misreading of her letter. At the end of Act III, scene 5, Arsinoé has offered Alceste not only a *pleine lumière* to illuminate Célimène's interior being, but also, implicitly, herself as consolation for the

disillusionment he will feel after reading the letter.<sup>6</sup> So, Alceste's reading of the letter is framed by Arsinoé's motives for showing it to him and his for accepting her offer. In Act IV, scene 2, Alceste, having read the letter, announces to Eliante and Philinte that he has experienced the equivalent of "le déchaînement de toute la nature." (l 1221) Linking woman and nature as fearsome threats is symptomatic of early modernity's preoccupation with epistemological instability and exemplifies the use of woman as both the symbol of the loss of certainty and the obstacle to regaining it. When Alceste says that it is a letter that has revealed Célimène's perfidy, Philinte immediately suggests that a letter can be deceptive and must be read—interpreted--cautiously. Alceste rejects this responsibility, preferring to regard the letter as a bit of certainty so concrete, so objectified, that he can actually carry it in his pocket.<sup>7</sup>

Rather than a metaphorical space where motives meet and interact, then, this text is, for Alceste, a stable object whose possession gives him both knowledge and power. He makes all of the mistakes denounced by Montaigne. Alceste treats a mediation as if it were a revelation, and, in the next scene, he excoriates Célimène in language that evokes the Inquisition and a judicial proceeding. Alceste tries to gain decisive power over Célimène by acquiring and flaunting definitive knowledge of her. She easily deflects his effort to penetrate her by suggesting that the letter may be an example of just what he likes to denounce: insincerity. Its

---

<sup>6</sup> The phrase *pleine lumière*, connected as it is here with a kind of spying, evokes the increasing ocularcentrism of early modern epistemology and the linkage of light, clarity, and power. Interestingly, Alceste simultaneously ignores not only the fact that the letter itself requires interpretation, but also the fact that only Arsinoé's obviously self-interested *temoignage* connects it to Célimène, in the first place.

<sup>7</sup> This play gives us a particularly powerful example of how woman and her interior truth serve as metaphors for the Object of epistemological desire and of that desire's entanglement with sexuality and with the general problem of lack and insecurity.

flowery expressions of regard ought to reassure him, since he has denounced such flattery as so conventional and promiscuous as to be obviously false. Alceste's attempt to establish a stable, potent identity for himself by objectifying Célimène collapses in the contingency of his reading. He exemplifies a modern tendency powerfully evoked by Peggy Phelan: "The widespread belief in the possibility of understanding has committed us, however unwittingly, to a conventional narrative of betrayal, disappointment, and rage."<sup>8</sup>

Though superficially rather different from each other and from the other major *ridicules*, Harpagon and Dom Juan are two more Molière characters who exemplify the error of confusing mediation with reality, of fetishizing signs and substituting them for substance. Besides worrying about increasingly slippery social signifiers and the problematical relation between clothes, for example, and identity, some early moderns recognized money as an example of how arbitrary signifiers can come between people and their world (Watson 9).<sup>9</sup> As I have argued elsewhere (see Chapter Two of *Modernity*), Harpagon's case associates the themes of loss and femaleness with this substitution of money for direct but risky, incalculable experience. As much as the other characters I have spoken of, here, Harpagon is the dupe of his own desire for stability and power. His famous confusion of his *cassette* with his daughter and with his own *entrailles* (Act V, scene 3) reflects his hostility to emotion and the body as well as the ineluctable presence of what he has repressed at the heart of his conscious preoccupations.

The fact that Harpagon has buried the *cassette* in the garden and constantly "visits" it suggests that it may be the grave of something or someone he has loved and lost: his wife, perhaps. Money appears to be for Harpagon, as Tartuffe is for Orgon, the

---

<sup>8</sup> That Alceste is the *atrabilaire amoureux* makes clear the centrality of the body to motivation and perception.

<sup>9</sup> Wendell Berry evocatively calls money the "universal proxy" and argues that it tends to devour all other values (22).

“carrier” of his desire and his sense of loss and lack. The fact that desire is central to his misreading of reality is also suggested by his usury: as a moneylender, he exploits the same desires that he fears and tries to control in his home. He exacerbates the desires of those who surround him, and he ultimately encounters the consequences of his denial of motives when he confronts his son as a borrower desperate enough to accept Harpagon’s devilish terms. Because he has substituted signifiers for substance, and thereby imposed a pervasive sense of loss, Harpagon’s world is saturated with the ravenous desire he fears. By mortifying bodies, to the point of stealing oats from his own horses, the miser turns those bodies into voracious appetites. When, in Act IV, scene 7, Harpagon takes himself for the thief who has stolen the *cassette*, he is actually interpreting things correctly. He *is* a thief. Substituting signifiers for substance *is* a theft. When a fetishized medium, such as money, is substituted for reality, reality disappears; it is lost, as if stolen.

Dom Juan speaks like a book; in his effort to make bookish, manipulative rhetoric an effective instrument of his desire, he actually substitutes that rhetoric for his desire: “Mais lorsqu’on en est maître une fois, il n’y a plus rien à dire, ni rien à souhaiter.” (Act I, scene 2) For Dom Juan, women are abstract pretexts for verbal *tours de force*, and words are, in effect, ends in themselves. The ambition to control leads to alienation and loss. Like Harpagon, he has substituted fetishized signs for objects of desire who might resist or disappoint him. Successful manipulation—what works—has become his criterion of truth. He admirably exemplifies Bauman’s definition of alienation: he confronts himself as separate from others and as having an interest in keeping distant from them (Tester 27). He has subordinated the world to his ambition and, like the other *ridicules*, rejected contingent, risky exchange. Dom Juan’s attempt to use language to dominate others reduces him to an object. He speaks *like a book*, after all. In Act II, scene 4, as he confronts both Charlotte and Mathurine at the same time, Dom Juan is reduced to a machine for the hyper-production of repetitive rhetoric. He frantically repeats the same empty promises to the two women. The nobleman’s grandiose framing of his enterprise in terms of one of early modernity’s ruling tropes—he compares himself to the

conquistadors<sup>10</sup>—links him to motives denounced by Montaigne and makes him all the more ridiculous when he joins the *femmes savantes* in serving as a copying device for hackneyed verbiage.

Dom Juan's conception of love and his treatment of women prepare us to appreciate fully the analysis of motives in *La Princesse de Clèves*. I read Madame de Lafayette's novel as an explosively dense exploration of the themes I have elucidated here. I believe the novel can be understood as the story of a woman who experiences and ultimately refuses life as a fetish. Madame de Lafayette begins her narrative by evoking the Court as an environment saturated with hidden desire. It is rife with dissimulation and haunted by fear and a sense of lack. The Princesse's fate in the novel is tied inextricably to the issue of interpretation, of reading. It is thus also tied to the web of motives and desires at whose center she finds herself.

I noted in October 2006 that Madame de Chartres has isolated her daughter from the Court and carefully educated her in order to make her a highly desirable object of desire there. I would add, now, that Mademoiselle de Chartres/Madame de Clèves is an example of woman as representative for others of lack and of the desire to repair that lack, as a symbol of all that resists the lust for knowledge and control, and as a subject who must interpret what goes on around her in a condition of confusion, vulnerability, and relative ignorance, and in terms of her own fear and desire.

At Court, all is motive and mediation, and the courtiers maneuver constantly to penetrate one another's dissimulations and to possess the truth. That Mademoiselle de Chartres is a fetish and an archetypal object of the desire for knowledge is clear when Monsieur de Clèves first encounters her at a jeweler's and is amazed both by her beauty and by the fact that he does not *know* who she is. She fits perfectly into the role of Woman as archetypal mysterious Object. It might be said that the Court—where

---

<sup>10</sup> Robert Weimann usefully characterizes modern culture as having the telescope and the voyage of discovery as its principal underlying metaphors (7).

knowledge is power, truth is hidden by hypocrisy and ornamentation, and stakes are high--is a perfect metaphor for the state of epistemological panic that leads to spying, inquisitions, torture, and other violent means of penetrating and manipulating in the quest for truth. As a beautiful, rich, and unknown woman, Mademoiselle de Chartres is inevitably the focus of hungry desire.

The episode of the portrait (302–03) emphasizes that the Princesse is the object of a desire that would reduce her to an object that can be possessed, stolen, and circulated. In fact, of course, the portrait is merely a mediation saturated with desire, a fetish willfully misunderstood as conferring power over the woman herself, as well as symbolizing a rival's victory over her husband. As in the other cases I have looked at here, the desire for knowledge and/as power has motivated a misreading of the status and potency of mediations. The incident of the Vidame de Chartres's letter brings the theme of motivated, contingent reading or interpretation into sharp focus. Like Alceste, Madame de Clèves at first "understands" the letter's existence in terms of her desire and her fear: "Mme. de Clèves lut cette lettre et la relut plusieurs fois, sans savoir néanmoins ce qu'elle avait lu. Elle voyait seulement que M. de Nemours ne l'aimait pas" (310 my emphasis). Her desire and her fear completely condition her interpretation. There is, in fact, no concrete, certain "meaning" of the text. Its emotional significance—and I would argue that all significance is emotional—changes when she is persuaded that the letter was not addressed to Nemours.

Spying and its failure to penetrate beyond mediation and interpretation are essential in this novel, too. Monsieur de Clèves, like Alceste, "finds" the *malheur* that he *seeks* by sending a spy to watch his wife and then ignoring the issues of mediation and interpretation. The spy draws inferences from what he sees about what he does not see, and the Prince de Clèves *chooses* a disastrous certainty over continued uncertainty. Having been educated to be desired, to resist that desire, and to repress her own desire, and having experienced life as a fetish, Madame de Clèves retires from the world of desire and interpretation, leaving us to choose our own significance for her inimitable example, our own

motivated, contingent reading of the novel and to remember that ambivalence cannot really be escaped or eliminated.

Having expanded the “seventeenth century” at the beginning to include Montaigne, I plan to extend it at the end to suggest that the epistemology of vivisection and the drive to penetrate and manipulate nature and women in order to possess truth and acquire secure knowledge find their appropriate logical and practical conclusion in the Marquis de Sade’s violent physical and moral inquisition. Seeking to know and own the heart of another through romantic love or violent sex is a displacement of the same yearning that also manifests itself in the ambitions of science. Representation as a psychic as well as a cultural and political crisis, and the related anxiety about the arbitrary, unstable, prejudiced nature of perception itself, are exacerbated by the specter of deliberate deception. Power over an objectified other offers the illusion of a solution to this problem. Sade’s works take to their logical extreme both the impulse to make woman stand in for the key to certainty and power and the despairing, violent recourse to manipulation as a substitute for contingent knowledge and authentic exchange. Recognizing the will to dominance that colors the rhetoric of colonizers, seducers, prosecutors, and scientists is a key result of critical reading.

**Butler University**

### **Works Cited**

- Berry, Wendell. *The Unsettling of America: Culture and Agriculture*. San Francisco: Sierra Club Books, 1977.
- Cascardi, Anthony J. *The Subject of Modernity*. Cambridge, England: Cambridge University Press, 1992.
- Damasio, Antonio. *Descartes’ Error: Emotion, Reason, and the Human Brain*. New York: Penguin, 1994.

- . *Looking for Spinoza: Joy, Sorrow, and the Feeling Brain*. New York: Harcourt, 2003.
- De Lafayette, Madame. *Romans et Nouvelles*. Paris: Garnier Frères, 1961.
- De Lafayette, Madame. *Romans et Nouvelles*. Paris: Garnier Frères, 1961.
- De Montaigne, Michel. *Essais, Tome I*. Paris: Garnier Frères, 1962.
- Kelly, Ursula A. *Schooling Desire: Literacy, Cultural Politics, and Pedagogy*. London: Routledge, 1997.
- McKenna, Antony. *Molière, Dramaturge Libertin*. Paris: Champion, 2005.
- Molière, Jean-Baptiste Poquelin. *Oeuvres Complètes*. Paris: Editions du Seuil and The Macmillan Company, 1962.
- Phelan, Peggy. *Unmarked: The Politics of Performance*. London: Routledge, 1993.
- Rifkin, Jeremy. *The European Dream*. New York: Penguin, 2004.
- Riggs, Larry. *Molière and Modernity: Absent Mothers and Masculine Births*. Charlottesville, VA: Rookwood Press, 2005.
- Rouvillois, Frédéric. *L'Invention du progrès: aux origines de la pensée totalitaire (1680–1730)*. Paris: Editions Kimé, 1997.
- Sörman, Richard. *Savoir et économie dans l'oeuvre de Molière*. Acta Universitatis Upsaliensis. *Studia Romanica Upsaliensia* 62.
- Tester, Keith. *The Social Thought of Zygmunt Bauman*. New York: Palgrave Macmillan, 2004.
- Uberoi, J. P. Singh. *The Other Mind of Europe: Goethe as a Scientist*. Delhi: Bombay: University Press. 1984.

Watson, Robert N. *Back to Nature: The Green and the Real in the Late Renaissance*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2006.

Weimann, Robert. *Authority and Representation in Early Modern Discourse*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1996.